







DES

ANCIENS PEUPLES

DE L'EUROPE,

ET DE

LEURS PREMIÈRES MIGRATIONS.

Ouvrages du même Auteur :

DU DUEL, sous le rapport de la législation et des mœurs, suivi de l'ordonnance de Louis XIV en 1651, du réquisitoire de M. Dupin et de l'arrêt de la cour de cassation du 22 juin 1837; in-8°. Prix .... 2 fr.

DE L'ÉLECTRICITÉ, dans ses rapports avec la lumière, la chaleur et la constitution des corps; in-8°. 2 fr. 50

NOTIONS GÉNÉRALES sur les sciences mathématiques et physiques mises à la portée des gens du monde, avec figures dans le texte; grand in-18 format anglais. 3 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56

DES
ANCIENS PEUPLES
DE L'EUROPE,

ET DE

LEURS PREMIÈRES MIGRATIONS;

Pour servir d'introduction à l'Histoire de France jusqu'à la fin du règne de Louis XIV.

Avec Cartes de Géographie Ancienne et Moderne;

PAR

AUG^TE NOUGARÈDE DE FAYET,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS,

ET ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

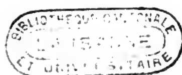
PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 56.

1842.



AVANT-PROPOS.

En m'occupant de l'ancienne histoire des contrées qui forment aujourd'hui la France, j'ai été conduit à rechercher par quel peuple elles avaient d'abord été habitées, et par suite à examiner aussi l'histoire des anciens peuples de l'Europe et de leurs premières migrations. Tel est l'objet de cet écrit; il se divisera naturellement en deux parties : la première sera

consacrée aux migrations qui ont précédé les temps historiques; la seconde, aux migrations postérieures, constatées par des documents positifs, ainsi qu'à l'examen de ces documents.



PREMIÈRE PARTIE.



DES MIGRATIONS ANTÉHISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

DES
MIGRATIONS ANTÉHISTORIQUES.

Il y a sur ces migrations antéhistoriques une opinion généralement reçue, et devenue aujourd'hui en quelque sorte de convention, celle que, dans les premiers temps du monde, l'Europe a été peuplée par des habitants venus de l'Asie.

Tout a contribué, du reste, à l'accréditer dans les esprits : d'une part, le sens donné à ces traditions orientales qui ont servi de fondement à nos premières études; de l'autre, l'impression encore subsistante de l'effroi des peuples, lorsqu'aux temps du moyen âge l'Asie ébranlée semblait vouloir se jeter sur l'Europe; enfin le mouvement réel de la civilisation qui s'est portée de l'Orient vers l'Occident a fait penser aussi qu'il en avait été de même de la population, et le penchant des esprits joint à l'obscurité naturelle du sujet favorisant à cet égard l'imagination des écrivains, les différents systèmes qu'ils ont émis pour expliquer ces migrations ont achevé de faire regarder leur existence comme entièrement hors de doute.

Cependant, si l'on veut examiner avec impartialité les motifs sur lesquels cette opinion est appuyée, on verra qu'ils sont

loin d'être à l'abri de toute contestation.

D'abord, le seul document qu'on puisse invoquer, non pas même expressément, mais par une simple induction, sont les traditions orientales que nous venons de citer. Or, ces traditions parlent bien, en effet, de l'univers comme ayant été peuplé par une seule race venue de l'un des points de l'Asie; mais ce mot d'univers doit être entendu ici, comme dans toutes les traditions et les histoires anciennes, dans le sens de la seule portion du globe alors connue : le développement du récit et les descriptions géographiques qui s'y rapportent le prouvent suffisamment, et il est impossible de supposer, s'il y avait eu encore d'autres terres destinées à être peuplées par la même race, qu'elles ne l'eussent pas déclaré expressément.

Au reste, dès longtemps tous les auteurs qui se sont occupés de ces questions sous

le point de vue de la science physiologique, ont, quoique sans le dire expressément, abandonné cette interprétation et l'opinion d'un centre unique de population qui en est la conséquence. Il est, en effet, contraire à tous les principes, et même aux plus simples éléments de cette science, de pouvoir faire sortir d'une même souche cette foule de races diverses qui couvrent la surface du globe.

Comment, par exemple, expliquer par une transmigration réciproque ou étrangère, la commune origine du nègre et du Lapon ? Chacun d'eux a des caractères qui lui sont propres, et le Lapon, transporté sous la zone torride, ne prendra pas les caractères qui appartiennent au nègre, pas plus que le nègre, transporté dans la Laponie, ne prendra ceux des habitants de ces climats.

Aussi, ces auteurs se sont-ils accordés à

reconnaître sur la surface du globe un certain nombre de races primitives et originaires des lieux mêmes où on les a trouvées ; les uns en ont admis trois, les autres cinq, d'autres un plus grand nombre, et chacun a cherché ensuite à les classer par filiations et par familles, suivant les rapports qu'il trouvait entre ces différentes races, pour le langage et pour la conformation physique.

Du reste, toujours dominé par cette idée, que l'Europe avait été peuplée par des habitants venus de l'Asie, on a surtout dirigé les conjectures de ce côté. Ainsi, la plupart ont voulu faire descendre les Lapons des Finnois (nord de l'Asie), les peuples du centre de l'Europe de ceux de l'Asie moyenne; enfin les peuples du midi descendraient d'une certaine race de Pélasges venue de l'Asie Mineure et de l'Arménie(1).

(1) Jardot, Révolutions de l'Asie centrale; de Bro-

Mais, outre que ces systèmes divers ont tous contre eux leur divergence même et l'incertitude qui en résulte, les rapports de races sur lesquels ils sont fondés ne sont rien moins qu'à l'abri de toute objection. Je vois bien, en effet, entre ces races des rapports de ressemblance, mais il s'y trouve aussi des différences profondes; et si les Lapons sont difformes aussi bien que les Samoièdes et les Finnois, cette difformité n'est nullement la même pour les uns et pour les autres.

Et surtout que de difficultés matérielles à opposer à ces migrations : comment ces peuples venus de l'Asie ont-ils pu, avec leurs femmes, leurs enfants et sans doute aussi les troupeaux qui les accompagnaient, franchir les montagnes et ces immenses

tonne, Histoire de la filiation et des migrations des peuples; Moke, Histoire des Francs, etc.

forêts aujourd'hui détruites, mais qui couvraient alors la surface de l'Europe? Avaient-ils donc, pour passer les fleuves rapides, des barques ou des radeaux? et où prenaient-ils les outils dont ils se servaient pour les construire?

Comment, d'ailleurs, a pu se former cette population immense, nécessaire pour remplir les diverses contrées de l'Europe? Comment a-t-elle pu se réunir et vivre réunie, puis se disperser de nouveau, de manière à être partout répandue?

Que si l'Europe entière était formée d'un pays également riche et fertile, je pourrais à la rigueur le concevoir; mais il a fallu que les nouveaux habitants soient passés des plaines dans les montagnes. Or, quel instinct a pu les pousser parmi ces pics arides qui ne semblent destinés qu'à montrer la puissance et la variété de la nature? En vérité, une pareille migration est bien

peu dans la nature de l'homme, et je ne sache pas qu'il soit jamais venu à l'idée des conquérants de l'Inde d'aller habiter les montagnes de l'Himalaya.

Comment, enfin, sont-ils arrivés dans ces îles séparées du continent par la profonde mer? Il fallait pour cela qu'ils eussent des vaisseaux garnis de rames et de voiles, qu'ils eussent étudié et suivi la direction des vents, qu'ils fussent, en un mot, civilisés; mais alors comment la trace de cette civilisation s'est-elle perdue, et pourquoi, en découvrant ces îles, les a-t-on trouvées dans l'état de la plus complète barbarie?

D'ailleurs, si ces migrations vers l'Europe avaient réellement existé, on en trouverait le souvenir dans les traditions des peuples de ces contrées, tandis qu'il suffit d'ouvrir les auteurs anciens pour voir que toutes les nations du continent européen se regardaient comme autochthones, c'est-à-dire,

comme enfantées par la terre même qu'elles habitaient.

« L'intérieur de la Bretagne, dit César, « est habité par des peuples qui se prétendent nés dans l'île même.» (Liv. V, ch. 4.) « Je crois, dit Tacite, que les Germains « sont indigènes, et n'ont point été mêlés « avec d'autres peuples.» (De Mor. Germ., « ch. 2.)

Il en est de même des Gaules, de l'Ibérie, de la Grèce, de l'Italie; et Strabon, qui les a décrites avec un merveilleux talent, parle sans cesse des indigènes et des premiers habitants de ces contrées, en les opposant aux envahisseurs venus du dehors.

Ces peuples, j'en conviens, sont restés plus longtemps barbares que ceux de l'Orient; cependant, au dire de Tacite, « les « Germains célébraient dans des chants « antiques, qui leur servaient d'histoire

« et d'annales, leurs dieux et leurs héros. » Les druides de la Gaule avaient d'anciens récits, consignés dans des vers qu'ils faisaient apprendre par cœur à leurs élèves (Cés., liv. III); et nous voyons dans Strabon que, dans l'Ibérie, « les Turditans « (habitants de la Bétique) possédaient des « livres d'histoire très-anciens, des poëmes « et des livres écrits en vers depuis six « mille ans. » (Liv. III, p. 137.)

Ainsi, ces migrations venues de la haute Asie sont repoussées par la tradition des peuples de l'Occident, aussi bien que par les obstacles naturels qui devaient les arrêter.

Ont-elles du moins pour elles l'analogie des faits postérieurs, et trouve-t-on dans la suite de l'histoire des mouvements de peuples semblables à ceux dont on a admis l'existence aux premiers âges du monde?

Pour répondre à cette question, nous remarquerons d'abord que le passage des peuples d'Asie en Europe n'a pu s'effectuer que par la seule voie ouverte entre ces deux parties du monde, c'est-à-dire, par les contrées qui séparent le mont Oùral des rivages de la mer Noire.

Or, il est prouvé d'abord par les récits d'Hérodote et les poésies d'Homère (1) que les Cimmériens habitaient ces contrées dès le onzième ou le douzième siècle avant Jésus-Christ; ils y sont restés sans trouble jusqu'au milieu du sixième siècle avant notre ère, époque où les Scythes, venus du bords de la mer Caspienne, les expulsèrent et se mirent à leur place, mais sans chercher à aller plus loin. Plus tard, vers la fin du quatrième siècle avant Jésus-Christ, ces derniers ayant repris la route de la mer

(1) Voir Fréret, Acad. des inscr., t. XIX.

Caspienne (1), deux peuples indigènes de ces contrées, les Bastarnes et les Sarmates, les remplacèrent, puis les Goths, venus des bords de la Baltique. Les Huns vinrent à leur tour au cinquième siècle de notre ère. Ce dernier peuple sortait de l'Asie, mais seulement, comme M. Klaproth me paraît l'avoir démontré, des versants orientaux de l'Oural; en sorte que pour trouver une grande invasion des peuples de l'Asie moyenne en Europe, telle qu'on la suppose aux premiers temps du monde, on est obligé d'arriver aux règnes de Gengis-Kan et de Tamerlan, c'est-à-dire, aux douzième et quinzième siècles de notre ère.

Et si même on veut examiner ces dernières invasions, on verra qu'elles n'étaient nullement dirigées par un esprit d'établissement : ces conquérants ne se sont en effet

(1) Fréret, ibid.

portés vers l'Europe, qu'après avoir épuisé la soumission de toute l'Asie, entraînés par l'exigence toujours croissante des conquêtes, et par la nécessité d'occuper leurs généraux et leurs soldats. Arrivé au pied des monts Krapacks, le flot de ce torrent s'est arrêté, non par la résistance qu'on lui offrait, mais parce qu'il avait achevé sa course, et que rien ne le poussait plus au delà de ces contrées.

Ce n'est pas, en effet, sur l'Europe que la nature des choses porte les invasions des peuples de l'Asie moyenne, mais sur les riches provinces de la Chine, de l'Inde, de la Perse : les histoires anciennes et modernes prouvent assez cette tendance, et les poëmes héroïques des Chinois et des Persans, aussi bien que leurs annales récentes, ne sont que le récit de cette lutte perpétuelle.

Mais s'il en a été ainsi pendant toute la

période des temps historiques, pourquoi en eût-il été autrement dans les temps antérieurs? Il y a même à cet égard un motif de plus : pendant l'époque de l'empire romain et celle du moyen âge, les richesses acquises à l'Europe par la civilisation, et dont la renommée avait pu se répandre par les relations commerciales, pouvaient tenter l'avidité de peuples conquérants; mais dans ces temps reculés, qui leur avait appris l'existence des contrées de l'Europe? et, en admettant même qu'ils en fussent instruits, qu'avaient d'attrayant pour eux les contrées sans arbres du midi de la Russie, les marais du Danube et de la Pologne, et les sables des bords de la Baltique (1), et quelle comparaison pouvaient-elles faire avec les vastes et magnifiques contrées de la Chine, de l'Inde, de la Perse et de l'Asie Mineure?

(1) Voir ci-après pag. 92 et 104.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé d'un autre argument, dont on s'est beaucoup servi dans ces derniers temps, pour appuyer les migrations des anciens peuples : c'est l'examen de leurs diverses langues.

MM. Klaproth et de Humboldt, auxquels leurs conquêtes en ce genre peuvent à juste titre mériter le surnom de polyglottes, ont pris la peine de comparer sous ce point de vue toutes les langues de l'univers.

Écartant les mots composés dont il était impossible d'apprécier l'origine, et qui pouvaient, par la nature des choses qu'ils exprimaient, provenir de rapports postérieurs entre deux peuples différents, ils ont essayé d'isoler les radicaux propres à chaque langue, en prenant surtout ceux qui expriment les objets matériels, le ciel, la mer, la terre et les diverses parties du corps humain.

Cette recherche les a amenés à recon-

naître pour certains mots, chez des peuples absolument étrangers les uns aux autres, une ressemblance frappante qui n'existait nullement chez d'autres peuples, entre lesquels les rapports de races ou de voisinage semblaient devoir établir le plus d'analogie.

Ils ont conclu de là (1) deux sortes d'affinités entre les langues, l'une qu'ils ont désignée sous le nom d'affinité primitive, et qui existe entre toutes les langues du monde ; l'autre qu'ils nomment affinité par familles, et qui n'appartient qu'à un certain nombre de peuples.

Cette ressemblance générale des langues n'était pas, au reste, de nature à faire cesser les divergences entre les divers systèmes, et chacun y a trouvé des appuis pour celui qu'il soutenait. Rien, on le sait, n'est

(1) M. Klaproth, Encycl. moderne, au mot Langue.

si élastique que les étymologies, surtout quand il s'agit de satisfaire aux exigences d'un système préconçu; et il est facile, en forçant un peu les ressemblances produites par l'affinité commune, d'en faire sortir des affinités par familles, et par suite telle ou telle migration de peuples.

Au reste, cette question des langues non plus que celle des races ne me paraissent pas avoir été envisagées sous leur véritable point de vue; et je vais essayer de présenter à cet égard quelques considérations nouvelles, en m'appuyant, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, sur la nature des choses, éclairées par les sciences modernes de la physiologie et de la géologie.



DES RACES HUMAINES.

DES RACES HUMAINES.

Il est reconnu aujourd'hui par les géologues que notre globe a été le théâtre d'une série de grandes révolutions ou cataclysmes qui en ont changé la surface, et les savants ne sont plus en dissidence que sur le nombre de ces cataclysmes.

Il est également reconnu que ces révo-

lutions successives ont été marquées par des espèces différentes, organiques et inorganiques, qui semblent avoir été en se perfectionnant, et que la plupart des animaux aujourd'hui existants, et l'homme à leur tête, appartiennent au dernier de ces cataclysmes, dont l'époque semble pouvoir être assignée de deux à trois mille ans avant l'ère chrétienne.

Or, ces diverses espèces d'animaux et de végétaux ne sont, matériellement parlant, que l'agrégation chimique d'un certain nombre de substances élémentaires, réunies entre elles suivant la nature que Dieu leur a donnée, et les circonstances extérieures dont il les a environnées; sa volonté créatrice a ensuite animé ces assemblages en leur donnant une intelligence plus ou moins développée, et elle a attribué à l'homme, sa créature privilégiée, cette âme immatérielle qui lui permet, seul

dans la nature, de s'élever à la connaissance de lui-même et de la Divinité.

Toutefois, il faut bien le remarquer, aucun des êtres animés n'a pu prendre naissance et subsister qu'autant qu'il était en harmonie avec la nature environnante.

Et, d'un autre côté, l'on conçoit qu'ils ont pu prendre naissance et se développer partout où ils se trouvaient en harmonie avec le milieu qui les environnait.

Mais si ce second point est vrai, qui empêche d'admettre qu'ils aient pris naissance en effet, au moment du dernier cataclysme, partout où les circonstances extérieures se trouvaient en rapport avec leur formation?

C'est ce qu'on a admis, de tout temps, pour les animaux : ayant trouvé dans l'Europe et dans l'Asie des espèces semblables de bœufs, de chiens, de chevaux, on les a regardées sans difficulté comme nées dans le lieu même où on les trouvait, et il n'est

venu à l'idée de personne de les faire passer par migration de l'orient vers l'occident, et de prétendre que les chevaux du Turkestan fussent venus en masse peupler les forêts de la Pologne ou celles de la Gaule et de l'Ibérie.

On a rencontré, de plus, dans un même continent, des espèces analogues placées à des zones différentes de température, et l'on a admiré à cet égard la sagesse de la Providence, qui leur avait donné à tous une organisation conforme à leur climat, qui n'a couvert les animaux de la zone torride que d'un cuir poreux et d'une soie légère, et qui a donné, au contraire, aux animaux du Nord cette longue fourrure dont ils sont revêtus.

Or, toutes ces considérations, tous ces résultats sont également applicables à l'homme : l'homme conserve, il est vrai, sous toutes les températures, ce même as-

pect qui semble révéler à l'univers la grandeur de sa destinée; mais il n'en porte pas moins dans sa conformation intérieure et jusque dans ses traits, le caractère et comme le cachet de cette destination à des climats différents.

Ainsi, de même que les animaux du Nord sont pourvus d'une épaisse fourrure, l'habitant des climats voisins du pôle porte sous sa peau une large couche de graisse qui le garantit de l'excès du froid, tandis que l'habitant de la zone torride sécrète constamment à la surface de son corps une substance huileuse qui empêche l'action trop active de la transpiration.

Ces caractères sont moins saillants sans doute chez les peuples plus éloignés de ces extrémités de température, mais ils n'en subsistent pas moins parmi eux, et l'on trouve toujours chez l'homme, à mesure qu'on s'avance vers le Nord, une sécrétion

graisseuse de plus en plus abondante, qui, placée entre la peau et les muscles, empêche la perte de la chaleur propre du corps par le froid extérieur; et cette chaleur propre du corps est elle-même constamment entretenue par une nourriture plus forte et plus abondante, que l'estomac de l'homme du Nord est aussi plus propre à digérer.

La médecine et la physiologie nous ont révélé dans l'homme cette différence d'organisation; mais elle se manifeste aussi à l'extérieur par ces formes arrondies et ce teint blanc des peuples du Nord, tandis que les peuples du Midi nous offrent des muscles saillants et un teint basané; et il n'est personne qui, sans aucune science et par le seul instinct d'observation, ne sache d'avance à quel climat assigner telle ou telle espèce d'hommes qu'on lui présentera.

Et cet instinct même a dominé à leur insu les auteurs des anciennes migrations de peuples, car ils se sont crus obligés de les faire marcher exactement d'orient en occident, selon les degrés de longitude, comme aurait pu le faire un géographe expert, et sans égard à la nature de l'homme qui le porte, non vers un occident de convention, mais vers des climats plus doux et plus heureux, c'est-à-dire presque toujours vers le Midi.

Mais s'il en est ainsi, si l'instinct naturel de l'homme, aussi bien que sa conformation, ne nous permet pas de méconnaître la destination des différentes espèces d'hommes à des climats différents, pourquoi ne pas admettre aussi que la sagesse divine les ait fait naître, en effet, dans ces climats divers, auxquels elle les avait destinés, et dès lors qu'elle ait créé des espèces d'hommes semblables pour des climats

semblables, comme des espèces d'hommes différentes pour des climats divers?

Et remarquons même à cet égard, que les auteurs qui ont fondé des systèmes de migrations sur la ressemblance entre certaines races, ont manqué eux-mêmes à leur propre principe, car il est clair que la même cause, quelle qu'elle fût, qui a produit les dissemblances, avait pu produire aussi les ressemblances, indépendamment de toute migration et de toute origine commune, et que dès lors elles ne pouvaient rien prouver à cet égard.

Aussi rejetterons-nous complétement ce système d'appréciation fondé sur la ressemblance des races, et si nous nous servons des rapports entre les races pour éclairer les migrations des anciens peuples, ce sera non pas seulement en les examinant entre elles, mais encore eu égard

au climat auquel elles étaient destinées.

Si, par exemple, nous trouvons deux races semblables dans le même climat ou dans des climats semblables, si ce climat est d'ailleurs celui auquel elles appartiennent naturellement, nous n'admettrons de commune origine entre ces peuples qu'autant qu'elle sera constatée par l'histoire; si, au contraire, nous trouvons une race quelconque dans un climat auquel sa nature ne l'avait pas destinée, nous serons porté par cela même à la regarder comme venue du dehors.

Et en cela, du reste, nous ne ferons que ce qui a été pratiqué dans tous les temps. Ainsi Hérodote, remarquant les cheveux noirs et le teint basané des Colchidiens, et les comparant au teint blanc et à la chevelure blonde des habitants du Caucase, est conduit par là à rechercher s'ils n'étaient pas venus du Midi, et trouve, en

effet, qu'ils étaient une colonie d'Égyptiens fondée par Sésostris.

De même Tacite, trouvant un semblable caractère dans le peuple des Silures, placé sur la côte occidentale de l'île de Bretagne, est amené par là à lui reconnaître une origine phénicienne ou espagnole.

Et de même, enfin, quand on trouve parmi le type naturel aux Espagnols, des types appartenant aux peuples des climats septentrionaux, l'esprit se reporte involontairement à cette grande invasion des Suèves et des Vandales du cinquième siècle de notre ère.

DES LANGUES.

DES LANGUES.

Venons maintenant à la question des langues : après l'intelligence, le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme est, sans contredit, la faculté d'exprimer sa pensée par la parole : c'est par elle que la société se forme et s'établit, et que les connaissances se transmettent de génération en génération, en s'accroissant sans relâche des expériences et des découvertes nouvelles.

Les peuples, dans leur enfance, n'ont à exprimer qu'un petit nombre d'objets, et leur instinct les porte à choisir pour cela les sons les plus simples et les plus faciles à prononcer.

Il y a, à cet égard, entre les sons, une différence sensible; pour peu qu'on veuille y faire attention, on reconnaîtra aisément que les syllabes dans lesquelles les lettres *b*, *d*, *k*, *m*, *n*, *p*, entrent comme radicales, s'énoncent bien plus facilement que celles où entrent les autres consonnes, et l'on peut d'ailleurs faire à cet égard une expérience journalière par la facilité que les enfants, dans leurs premiers essais de langage, éprouvent à les apprendre.

Il y a un auteur qui fonde tout un système de migrations de peuples sur la ressemblance du nom de mère, *mater*, μήτηρ (*mèter*), entre les langues de divers peuples; or, cette ressemblance tient tout simple-

ment à ce que la syllabe *ma* et *mè* étant de toutes les plus faciles, et les premières, par conséquent, qu'un enfant puisse prononcer, il est tout simple que la tendresse des mères, qui est partout la même, ait partout attaché son nom à ces premiers sons venus de la bouche de leur enfant.

Sortant des mains du Créateur, l'homme est un véritable enfant que son instinct dirige, et cet instinct le porte toujours vers les moyens les plus simples et les plus faciles; la seule chose qu'il cherche alors, c'est à faire comprendre les objets qu'il désigne. C'est pour cela qu'on voit, dans les noms donnés aux choses matérielles qui forment le premier objet de la langue d'un peuple, dominer toujours les sons dont nous venons de parler.

Cette cause de choix dans la désignation des objets est la plus générale, mais elle est cependant modifiée par deux autres : la

première est le désir de représenter certains objets par la parole, par exemple, d'imiter les sons; la seconde, bien plus importante, c'est le penchant naturel de l'oreille. Ce penchant varie, en effet, avec les températures du globe, à peu près de même que les races, et par suite de la même cause; autant l'oreille délicate des peuples du Midi recherche les sons accentués, mais doux, autant les peuples du Nord choisissent des sons rudes et résonnants: à ceux-ci appartiennent les consonnes entassées les unes sur les autres; aux premiers, au contraire, l'usage des voyelles et des diphthongues; les consonnes n'y servent plus que de lien, et tout semble tendre parmi eux à faire de la langue une sorte de musique naturelle.

Pour peu maintenant que l'on réfléchisse à ces observations, on s'expliquera aisément la ressemblance frappante qu'on a

remarquée entre certains radicaux de deux langues, lorsque les peuples qui les parlent étaient absolument étrangers les uns aux autres, et qu'on a désignée, comme nous l'avons dit, sous le nom d'affinité primitive des langues.

Et, en effet, le cercle dans lequel se trouve renfermé le choix des mots étant restreint par les trois conditions dont nous venons de parler, il n'y a rien d'étonnant que des peuples fort distincts les uns des autres aient pu se rencontrer d'une manière même identique pour un certain nombre d'entre eux.

Ces premiers éléments des langues une fois commencés, de nouvelles connaissances, ou des rapports nouveaux amenés par les relations avec les autres peuples, introduisent des idées nouvelles et des mots nouveaux. Quelquefois, ces mots sont imaginés par le peuple même, qui éprouve

ces sensations; mais il arrive bien plus souvent qu'ils soient importés du dehors avec la connaissance qui s'y rattache, et c'est ce qui arrive surtout quand l'un des peuples est civilisé et l'autre sauvage.

Ainsi, en général, les objets d'échange pour le commerce prennent, chez les peuples barbares, le nom que leur donne le peuple commerçant, et il en est de même aussi de toutes les instructions données par ce dernier, en ce qui concerne les arts et l'agriculture.

Quant aux rapports des peuples sauvages entre eux, ils font naître peu d'idées nouvelles, étant presque toujours réduits à la guerre, ou à des ligues offensives et défensives. Ce qu'ils amènent le plus souvent, c'est l'anéantissement d'une langue ou sa transplantation dans une autre contrée, par la destruction ou l'expulsion du peuple qui la parlait.

C'est une erreur très-commune de croire que dans ces transformations des langues, les radicaux, ceux surtout qui expriment les objets les plus simples, tels que le corps, le front, le nez, la tête, etc., continuent à subsister; et cette erreur a donné lieu à bien des systèmes inexacts.

En effet, lorsque les autres mots d'une langue deviennent communs entre deux peuples, par suite des rapports qui s'établissent, il faut nécessairement que ceux-là suivent également, car on ne pourrait pas s'entendre; il arrive alors que le hasard, le goût, la supériorité d'un peuple sur l'autre, l'autorité d'un chef, d'autres circonstances encore, dont il est impossible de tenir compte, déterminent le changement.

Ce changement, d'ailleurs, n'est presque jamais complet, et c'est même plutôt un rapprochement qu'un changement qui

s'opère en pareil cas. Il se produit alors ce qu'on a appelé les divers dialectes d'une même langue : ce sont des langages assez rapprochés pour qu'on puisse s'entendre, mais conservant toujours leur caractère et leur cachet particulier.

Il est, d'ailleurs, dans la nature des choses, qu'un de ces dialectes devienne prédominant sur tous les autres, et serve ensuite, soit pour les relations internationales, et, par conséquent, aux familles éminentes qui en sont chargées, soit pour la religion et la littérature; et ces influences réunies finissent par fixer une langue nationale et la déterminer.

On s'est demandé souvent ce que c'était que le sanskrit: c'est un des anciens dialectes de l'Inde, passé à l'état de langue fixe par le gouvernement, la littérature et la religion. Appartenait-il aux populations indigènes ou à une invasion venue de la Perse

c'est ce qu'on ignore; quoique la seconde version soit la plus probable.

Depuis lors, une nouvelle invasion est venue de la part d'un peuple qui a apporté et imposé sa langue, et le sanskrit, tout en restant à l'état de langue fixée et écrite, a cessé d'être la langue parlée des Indiens.

Et ce que nous disons de la langue sanscrite peut s'appliquer également au parsi des anciens Perses adorateurs du feu, à l'ancienne langue des Égyptiens, celle probablement dont on se servait dans les hiéroglyphes, et, en général, à toutes les langues qu'on désigne sous le nom de mortes.

Les nations sauvages de l'Europe n'avaient pas, sans doute, une langue de la littérature et des arts, comme les Perses et les Indiens; mais, avant même que la littérature fût développée chez ces derniers peuples, les besoins du gouvernement et de la religion, comme aussi les effets de la

guerre, avaient dû amener parmi eux la prédominance d'un de leurs dialectes, et c'est là aussi ce qui existait chez nos ancêtres.

Au reste, ces diverses observations trouveront leur développement dans l'application que nous aurons l'occasion d'en faire dans la seconde partie, celle qui se rapporte aux migrations des temps historiques. Là, du moins, nous pourrons nous avancer sur un terrain solide, sans être exposés, comme auparavant, à nous perdre dans le vague des inductions et des conjectures; nous verrons, au reste, que les mêmes causes que nous avons signalées jusqu'à présent, régissent encore ces nouvelles migrations; nous verrons qu'elles ont été inspirées dans tous les temps par ce même instinct des peuples, qui les porte à chercher un sort meilleur, en se modifiant toutefois suivant la nature des lieux

et les obstacles naturels dont nous avons parlé ; et cette seconde partie, en devenant ainsi l'application des principes que nous avons posés dans la première, servira en même temps, par les exemples qu'elle nous fournira, à les justifier et à répandre sur eux une vive lumière.

SECONDE PARTIE.



MIGRATIONS DES TEMPS HISTORIQUES.

4

SECONDE PARTIE.

MIGRATIONS

DES TEMPS HISTORIQUES.

Avant d'en venir à ces migrations, il est nécessaire d'abord d'examiner comment se sont formés les documents qui nous restent sur l'état et les mouvements des

anciens peuples de l'Europe, et quelle marche a suivie la civilisation pour pénétrer peu à peu dans ces contrées.



DES ANCIENS PEUPLES
NAVIGATEURS.

DES

ANCIENS PEUPLES NAVIGATEURS.

La civilisation, on le sait, a marché de l'Orient vers l'Occident, et l'Europe qui se vante aujourd'hui avec raison de répandre les lumières sur tous les points du globe, l'a reçue jadis de ces mêmes pays, où elle peut aujourd'hui les porter.

Dès les temps les plus reculés et lorsque l'Europe était encore plongée dans la barbarie la plus profonde, trois puissants États s'étaient déjà constitués dans l'Asie : l'Assyrie, la Lydie et l'Égypte ; la nature semblait, du reste, les avoir disposés pour devenir le centre de la civilisation : la richesse du sol l'avait fait naître dans chacune d'elles, et leurs rapports réciproques ne pouvaient manquer de l'accroître et de l'achever.

Située entre ces trois États, intermédiaire naturelle de la Perse et de l'Égypte, possédant sur la Méditerranée des ports qui manquaient à l'une et à l'autre, la Phénicie semblait de son côté destinée à la propager, et tout l'invitait à chercher dans le développement d'un grand commerce maritime, des ressources que la pauvreté du sol ne pouvait fournir à ses habitants.

Aussi, les Phéniciens sont-ils le premier peuple navigateur connu. Leurs courses, d'abord restreintes aux îles de la mer Égée et au littoral de la Grèce, s'étendirent bientôt au loin et se portèrent, d'une part, vers la Thrace et la mer Noire; de l'autre, vers l'Occident, en suivant les rivages de l'Afrique, jusqu'à la Sicile et à l'Ibérie.

De nombreux établissements marquèrent partout leur passage, et l'on connaît assez ceux que, dès le quinzième siècle avant Jésus-Christ, soit seuls, soit de concert avec les Égyptiens, ils fondèrent sur les côtes de la Grèce.

Mais lorsque, vers le treizième siècle avant notre ère, ils eurent découvert l'Ibérie, toute leur attention se porta de ce côté. L'Ibérie était, en effet, le Pérou de l'ancien monde: partout les Phéniciens y trouvaient à fleur de terre ou dans les rivières l'argent, l'or, le cuivre, l'étain; et

les récits qui nous restent de leur arrivée dans la Bétique, ressemblent presque mot pour mot à ceux des compagnons de Fernand Cortez et de Pizarre, lorsqu'ils abordèrent sur les rivages de l'Amérique.

De même que les montagnes du midi de l'Ibérie, les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes renfermaient des métaux précieux, et l'on trouvait en outre aux îles d'Hyères et sur le reste de la côte qui forme aujourd'hui le golfe de Marseille, le grenat fin et l'escarboucle, objets du luxe de l'Orient. Les Phéniciens se portèrent aussi de ce côté, et établirent de nombreux comptoirs sur la côte méridionale de la Gaule; s'il faut en croire les récits mythologiques de l'Hercule de Tyr, et des médailles trouvées au loin dans l'intérieur des terres, après avoir vaincu les indigènes et bâti la ville de Nemausus (Nîmes), ils remontèrent le Rhône et la Saône, et allèrent jusque sur

les bords de cette dernière rivière jeter les fondements de la ville d'Alesia.

Pendant ce temps les Grecs, à l'exemple des Phéniciens, et poussés comme eux par la position de leur pays et l'aridité de leur sol, n'avaient pas tardé à se livrer aussi à la navigation et au commerce.

Ils embrassèrent bientôt toutes les côtes de la mer Égée et de la Thrace, et, secondés par les colonies qu'ils avaient eux-mêmes établies sur les rivages de l'Asie Mineure, ils poussèrent leurs expéditions jusque dans le fond de la mer Noire.

Les côtes orientales de cette mer excitaient surtout leur avidité; c'était la fameuse Colchide, connue aussi des anciens sous le nom de pays des Ibères, et dont la renommée vantait les mines d'or et de métaux précieux; les Grecs y firent plusieurs expéditions pour enlever du butin, et les voyages de Phryxus et de Jason sont

restés célèbres dans les récits des poëtes.

Issus d'une colonie d'Égyptiens fondée par Sésostris, roi d'Égypte, dans ses conquêtes en Assyrie et en Asie Mineure, les Colchidiens étaient alors sous la domination des Mèdes : ces derniers poursuivirent les Argonautes qui, traversant la mer Noire, entrèrent dans l'Ister (Danube), de là dans la Save et dans la Drave, et franchissant les montagnes qui les séparaient de l'Adriatique, en portant leurs barques sur leurs épaules, ils arrivèrent à cette mer.

Les Colchidiens suivirent leurs traces jusqu'à cet endroit, et ne trouvant pas, dit Justin (liv. XXXII, ch. 3), les Argonautes qui avaient poussé plus loin leur route, ils se fixèrent près d'Aquilée, et s'appelèrent Istriens, du nom du fleuve qu'ils avaient remonté.

Il ne paraît pas que ce passage de la mer Noire à l'Adriatique, qui devint plus

tard, sous les Romains, une importante route de commerce (Strabon), ait été suivi à cette époque; et, en effet, aucun intérêt n'invitait alors à le faire; mais il ne paraît pas douteux que les Grecs remontèrent plus d'une fois le Danube pour aller échanger l'or que les indigènes recueillaient dans les montagnes et les rivières de la Hongrie, et qu'ils y rencontrèrent la rivalité des Colchidiens et des Mèdes; ces derniers semblent même y avoir été plus puissants qu'eux, et avoir formé des établissements dans ces contrées, car Hérodote parle d'un peuple de Siginne, habitant sur la rive gauche du Danube, qui se croyait une colonie mède et qui en portait l'habit.

Aussi est-ce seulemeut vers la fin du septième siècle avant notre ère, lors du déclin de la puissance des Mèdes, que les Grecs purent s'établir d'une manière per-

manente sur les bords de la mer Noire, et donner de ce côté l'essor à leur commerce.

Quant au voyage des Argonautes de la mer Noire à l'Adriatique, il resta dans les esprits comme le souvenir d'une entreprise hardie, et donna naissance à l'opinion de quelques géographes qui croyaient qu'il y avait un bras du Danube qui se jetait dans l'Adriatique.

Au reste, c'est surtout vers les côtes méridionales de l'Italie et celles de la Sicile, que se portèrent, depuis le dixième siècle avant notre ère, les expéditions et les établissements des Grecs; la fertilité du sol les y attirait, et ils y trouvaient un débouché utile pour l'excédant de population que la prospérité du commerce et l'institution de l'esclavage avait introduite parmi eux.

Ils n'éprouvèrent, du reste, à cet égard, aucun obstacle de la part des Phéniciens;

ces derniers ne paraissent pas avoir jamais fondé aucun établissement dans l'Italie, du moins n'en trouve-t-on aucune trace; et quant à la Sicile, les Phéniciens n'y avaient cherché que des points de relâche pour cet immense commerce qu'ils avaient lié d'un bout à l'autre de l'univers.

Traversant, d'un côté, la Perse et l'Arabie, leurs relations commerciales s'étendaient à l'orient jusqu'à la Bactriane et aux Indes, et, de l'autre, se dirigeant vers l'occident, elles embrassaient les côtes les plus riches de la Méditerranée occidentale; et par la chaîne ainsi formée, les métaux précieux de l'Ibérie et de la Gaule venaient se rejoindre dans l'opulente ville de Tyr., avec les épices de l'Inde et l'ivoire de l'Éthiopie.

Les Phéniciens ne s'étaient même pas arrêtés à l'Ibérie, et leurs navigateurs avaient en outre exploré, d'une part, les

côtes occidentales de l'Afrique, et de l'autre, celles de la Gaule jusqu'à l'île de Bretagne et aux rivages de la Baltique. Ils allaient y chercher l'étain, métal précieux alors, bien plus qu'aujourd'hui, par ses usages, et que l'Occident seul fournissait, et l'ambre déjà célèbre du temps d'Homère, et qui se vendait au poids de l'or.

Ces excursions lointaines étaient enveloppées par eux d'une profonde obscurité: tout ce qu'on savait à cet égard, c'est que leur colonie de Gadès leur servait de point de départ pour se rendre aux îles d'étain et aux côtes d'ambre. Ces îles étaient, sans aucun doute, les îles Sorlingues, dont l'ancien nom de Cassitérides (*cassiteros*, étain) indique cette origine, et qui leur servaient d'entrepôt pour leur commerce; ils avaient en outre de nombreux établissements sur la côte de l'île de Bretagne, et Tacite, dans sa Vie d'Agricola, parle d'un peuple de

Silures, établi sur la côte occidentale, comme annonçant, par son teint basané et ses cheveux crépus, une origine méridionale.

Quant aux côtes d'ambre, c'étaient celles de la Prusse, encore aujourd'hui le siége du commerce de cette denrée que la mer y rejette sur ses rivages.

Au reste, ces entreprises lointaines des Phéniciens ne doivent point surprendre : ils n'étaient effrayés d'aucun voyage le long des côtes, et l'on peut d'ailleurs remarquer qu'ils ne faisaient en cela que ce que firent plus tard en sens inverse les Normands du moyen âge.

D'ailleurs, leur circumnavigation autour de l'Afrique témoigne assez de la hardiesse de leurs entreprises, et enfin, l'opinion répandue chez les anciens de colonnes d'Hercule dans le Nord, vient encore confirmer cette opinion.

Maîtres de ce vaste réseau commercial qui enveloppait en quelque sorte le monde entier, les Phéniciens ne cherchèrent pas à disputer aux Grecs le commerce des différents golfes de la Méditerranée; ces derniers purent à leur gré couvrir de colonies, soit les côtes de la Sicile, soit celles de la Thrace et de la mer Noire, et, vers la fin du septième siècle avant notre ère, le commerce maritime se trouva ainsi partagé entre les deux peuples par une sorte de contrat tacite.

A cette époque, la puissance des Phéniciens commença à déchoir : ses propres colonies de Carthage et de Gadès devinrent ses rivales, et, quoique toujours fidèles à envoyer des ambassades solennelles à l'Hercule de Tyr, elles commencèrent à empiéter sur les droits de leur métropole dans l'Ibérie.

En même temps les Grecs phocéens

s'emparèrent de la côte méridionale de la Gaule (environ 600 ans avant J. C.); ils y fondèrent la célèbre colonie de Massilia (Marseille), et leurs établissements s'étendirent rapidement depuis Gènes jusqu'au delà de l'Iberus (Èbre), sur la côte de l'Espagne; Massilia devint même la rivale de Carthage et de Gadès pour le commerce de l'Occident, jusqu'au moment où les Romains soumirent les unes et les autres à leur empire, et ne firent plus de la mer Méditerranée qu'un lac romain.

RÉSULTATS

DE LEURS EXPLORATIONS.

RÉSULTATS

DE LEURS EXPLORATIONS.

Après avoir ainsi présenté les courses des premiers navigateurs, il nous reste maintenant à en suivre la marche; ce sont eux en effet qui ont donné aux sauvages habitants des côtes de l'Europe les premiers éléments de la civilisation, de l'agriculture, des arts utiles, et jusqu'à leur

nom; c'est par eux que nous sont venus les documents qui nous restent sur l'état et la position géographique des anciens peuples, et c'est aussi par l'examen de leurs divers voyages que nous pourrons mieux nous rendre compte de ce qui concerne ces différents peuples, et, par suite, des migrations opérées parmi eux.

Les anciens navigateurs faisaient leurs voyages d'exploration de la même manière que nos voyageurs modernes, avec cette seule différence que la nécessité de suivre les côtes en rendait la marche plus timide; du reste, ils recherchaient les havres, les embouchures de rivière, tous les points, en un mot, qui pouvaient leur servir d'abri pour leurs vaisseaux ou de ressource pour leur commerce: ces points une fois reconnus, et les relations établies avec les indigènes, tantôt ils se contentaient de revenir à des époques fixes, tan-

tôt ils formaient des comptoirs permanents, et même des villes, en choisissant de préférence, pour ces établissements, les ports voisins d'un fleuve, et surtout les îles à portée de la côte, où leurs entrepôts se trouvaient à l'abri des incursions des barbares. Souvent, une fois établis sur la côte, ils remontaient les fleuves et allaient au loin dans l'intérieur des terres fonder des comptoirs et de nouvelles relations de commerce.

Leurs recherches se dirigeaient surtout vers les objets d'une valeur considérable et d'un transport facile, tels que les métaux et les pierres précieuses ; à leur défaut, c'étaient les productions particulières à chaque pays, comme les fourrures du Nord et les épices des contrées méridionales; partout ils faisaient la traite des esclaves, lesquels provenaient ordinairement des guerres que les barbares se fai-

saient entre eux : en échange de ces objets, ils donnaient aux peuples sauvages, tantôt des ustensiles de cuivre ou de verre, tantôt du sel et des amphores de vin, et souvent, dit un ancien auteur, pour une amphore on pouvait avoir l'échanson.

Presque toujours les colons défrichaient les terres à l'entour de leurs comptoirs, et leur exemple enseignait aux barbares l'agriculture et les arts qui s'y rattachent; souvent même il se formait du mélange des colons et des barbares une race mixte, telle que les Bartules de la Bétique (Strabon) et les Gréco-Scythes des bords de la mer Noire (Hérodote).

De là, la civilisation se propageait ensuite de proche en proche; mais c'était surtout par les relations commerciales qu'elle pénétrait dans l'intérieur des terres; le plus souvent, au reste, c'étaient les indigènes eux-mêmes qui se faisaient les agents

et les intermédiaires du commerce, et qui devenaient ainsi les instruments de cette propagation.

Ainsi, les relations commerciales, et par suite la civilisation, se propageaient d'autant mieux dans les diverses contrées, qu'elles étaient plus ouvertes par des voies de communication, de rivières, ou autres, et moins coupées de montagnes et d'autres obstacles naturels.

De plus, il est clair que les révolutions intérieures des peuples devaient influer à cet égard; les guerres et les conquêtes venaient en effet quelquefois interrompre les relations et détruire les éléments de civilisation à peine commencés; mais le plus souvent elles ne faisaient qu'en accélérer le développement; d'abord, elles créaient de nouveaux rapports entre les peuples; le vainqueur adoptait les nouveaux goûts du vaincu, ou lui faisait parta-

ger les siens; enfin, elles avaient souvent pour résultat de réunir des pays étendus sous une même domination, et d'ordinaire entre les mains d'un habile politique. Par là les relations s'établissaient, et l'on sait que rien, dans ces anciens temps, ne fut plus favorable au développement du commerce de l'Asie que la formation des grands empires de l'Assyrie et de la Perse. Au reste, comme les pays qui offrent les communications les plus faciles sont aussi ceux qui se prêtent le mieux à une commune domination, cette nouvelle cause venait encore se joindre à la première pour y répandre plus promptement la civilisation. Nous verrons, surtout pour la Gaule, une application importante de ces dernières remarques.

Dans leurs voyages d'exploration, les anciens navigateurs donnaient aux diverses contrées les noms sous lesquels elles

étaient ensuite connues : c'était ordinairement, comme dans les voyages modernes, des noms tirés, soit de la forme du rivage ou de sa couleur, soit de sa ressemblance avec une terre déjà explorée, soit enfin de quelque autre signe ou présage.

Il en était de même aussi pour les noms des indigènes : presque toujours l'arrivée des étrangers les faisaient accourir sur la rive, et quelque circonstance accidentelle déterminait le nom qu'on leur donnait.

Plus tard, ces noms primitifs s'étendaient, à mesure qu'on apprenait l'existence de nouvelles terres à l'intérieur, ou se modifiaient par la connaissance qu'on avait acquise du nom que se donnaient à eux-mêmes les peuples barbares.

Ainsi, le nom de Tartessus, donné d'abord par les Phéniciens au rivage de la Bétique, devint, pendant la période de leur

puissance, le nom générique des contrées occidentales.

Plus tard on découvrit le fleuve Iberus (Èbre), et comme il roulait des paillettes d'or, on lui donna, par similitude, ce nom que portait déjà une des provinces de la Colchide, et à toute la contrée le nom d'Ibérie.

D'un autre côté, l'on avait reconnu sur la rive gauche du Rhône un peuple qui se donnait à lui-même le nom de Celtes; l'Occident alors se divisa en Ibérie et en Celtique, et la Celtique embrassa à son tour, non-seulement les contrées des Gaules, mais tout le nord de l'Europe, en rejoignant les Scythes de la mer Noire, jusqu'au moment où l'on reconnut, entre ces derniers et les Celtes, un nouveau peuple auquel l'extension d'un nom de ligue fit donner le nom de Germains.

C'est alors, enfin, que le nom d'Europe,

attribué primitivement à la pointe de la Thrace, du côté de l'Asie Mineure, ainsi qu'on le voit par les récits mythologiques, devint, sans qu'on puisse même s'en rendre compte, celui de tout ce continent.

Et puisque nous en sommes sur ce nom de Thrace, Thucydide nous apprend que, dans les temps héroïques de la Grèce, on l'appliquait seulement aux montagnes du Parnasse et de la Phocide (1); plus tard, il fut étendu à toutes les contrées au nord jusqu'au Danube, et même aux monts Carpathes, et enfin restreint de nouveau à cette pointe qui portait d'abord le nom d'Europe.

Ces transformations de nom sont très-importantes à considérer, pour bien ap-

(1) Il y a même lieu de croire avec Fréret (Acad. des inscript., t. XIX), qu'il n'était pas un nom du pays, mais une application du mot τραχυς (tracus), qui signifie montagne.

précier les documents anciens et pour éviter les erreurs dans lesquelles, comme nous le verrons, un grand nombre d'écrivains se sont laissé entraîner.

Déjà, de son temps, Strabon signalait l'embarras qui résultait pour les historiens de ces dénominations : « N'écoutons que « les anciens Grecs, dit-il au commencement de son ouvrage; de même qu'à toutes « les nations connues d'eux vers le Nord, ils « donnaient le seul nom de Scythes, et que « plus tard, lorsqu'ils découvrirent les « peuples occidentaux, ils les appelèrent « des noms de Celtes, d'Ibères, ou des noms « mixtes de Celtibères, ou de Celto-Scythes, « rangeant, par ignorance, sous une même « dénomination des nations différentes, « de même appelèrent-ils Éthiopie tous les « pays méridionaux voisins de l'Océan « (qui entourait l'Afrique).

DES DIVERSES CONTRÉES

DE L'EUROPE.

6

DES

DIVERSES CONTRÉES DE L'EUROPE.

Après ces observations préliminaires sur la manière dont se sont formés les différents noms des peuples de notre continent, leurs langues respectives, ainsi que leurs rapports et les éléments de civilisation introduits parmi eux, il sera facile de com-

prendre ce qui nous reste à dire de leur état ancien, et des migrations qui se sont opérées dans les diverses contrées qui le composent.

Nous allons les examiner successivement sous ce point de vue, et nous verrons que les récits qui nous restent à cet égard, des auteurs les plus dignes de confiance, sont parfaitement d'accord avec la nature des choses et les circonstances particulières qui ont pu influer sur ces migrations.

SCYTHIE OU SARMATIE.

SCYTHIE OU SARMATIE.

Pour les Romains, le continent de l'Europe se divisait en deux parties : l'empire, limité au nord par le Rhin et le Danube; puis le reste du continent occupé par les barbares. Cette dernière partie se subdivisait elle-même en deux autres, l'une à l'est, connue sous le nom de Scythie ou

Sarmatie, l'autre à l'ouest, qui formait la Germanie. Elles étaient séparées l'une de l'autre, d'abord près du Danube, et en remontant de là vers le nord, par la chaîne des monts Carpathes (Crapacks), puis, au delà de ces monts, par un vaste plateau qui, s'en détachant à l'endroit où ils forment un coude vers l'occident, s'étend au nord-est jusqu'à la chaîne des monts Ourals.

Ce plateau partage en deux parties la Russie actuelle, qui, comme on le sait, est formée de deux plaines immenses, dont l'une s'abaisse en pente douce vers la Baltique et la mer du Nord, et l'autre vers la mer Noire; dans la première coulent les fleuves de la Vistule, de la Duna et de la Dwina, qui se dirigent vers le nord; dans la seconde, le Tyras ou Dniester, le Borysthène, et le Don ou Tanaïs, qui vont se jeter dans la mer Noire.

Tout le vaste espace occupé par ce pla-

teau, qui formait jadis la partie méridionale de l'ancienne Lithuanie, et qui compose aujourd'hui les gouvernements russes de Minsk et de Volhynie, est couvert presqu'en entier de lacs et de marais, où les différents fleuves dont nous venons de parler prennent leur source, et de forêts épaisses et profondes qui les rendent encore aujourd'hui déserts et presque impraticables.

A l'est de cette barrière jusqu'au Tanaïs et à la mer Noire s'étendait la Scythie ou Sarmatie; connue des Grecs bien longtemps avant que les Romains eussent songé à porter leurs conquêtes au delà de l'Italie, cette portion de notre continent était la première que les anciens eussent été à même de connaître et d'explorer, et c'est par elle aussi que nous allons commencer.

On se rappelle que les contrées au nord de la mer Noire avaient d'abord été habi-

tées par les Cimmériens; puis, à la fin du septième siècle avant notre ère, par les Scythes, qui en avaient chassé les Cimmériens. Nous avons vu de plus que les côtes de cette mer avaient été peuplées de nombreuses colonies grecques fondées vers la même époque, et qui appartenaient pour la plupart à la puissante ville de Milet.

La plus importante de ces colonies était Olbia, placée à l'embouchure du Borysthène. Favorisés par cette position et par la fertilité naturelle du sol, les Olbiens s'étaient ensuite étendus sur la rive gauche du fleuve, et il s'était même formé, par suite de leur mélange avec les Scythes, un peuple mixte, connu des anciens sous le nom grec de Callipèdes. (Hérod., liv. IV.)

Les Scythes, placés au nord de ces derniers, sur les deux rives de l'Hypanis (Boug), instruits par eux dans l'art d'en-

semencer les terres, se livrèrent à l'agriculture et recueillirent des quantités considérables de grains. Leur pays était en effet cette fertile Ukraine, si renommée encore aujourd'hui pour la richesse de ses moissons et pour l'immense commerce de blé qui en résulte. Les Scythes se livrèrent dès lors à ce commerce; vendus par eux aux Olbiens, leurs blés étaient ensuite transportés d'ordinaire à Athènes, dont le territoire ingrat et stérile ne pouvait suffire à la nourriture de ses habitants.

Au-dessus de ces Scythes agriculteurs, et toujours à l'ouest du Borysthène, se trouvait la nation des Neures, qui habitait par conséquent le territoire de la Podolie actuelle. Au delà, dit Hérodote, le pays est, autant qu'on peut le savoir, inhabité. Là se trouve en effet ce plateau désert dont nous venons de parler.

A l'est du Borysthène jusqu'au Tanaïs,

dans ces vastes plaines entièrement dépourvues d'arbres et presque de végétaux, erraient les Scythes nomades, qu'on appelait aussi royaux; ils formaient, en effet, la partie la plus nombreuse et la plus noble de la nation scythique, et regardaient les autres comme leurs inférieurs et leurs sujets.

Au nord de ces derniers se trouvait un pays inhabité, puis les Anthropophages et les Melanchlænes (manteaux noirs), nations différentes des Scythes, suivant Hérodote, et qu'il désigne aussi dans un autre endroit sous le nom de Bastarnes; au delà de ces derniers, dit-il, c'est encore, autant qu'on le peut savoir, le vrai désert.

Les Scythes finissaient avec le Tanaïs; à l'est de ce fleuve habitaient les Sauromates; au nord de ces derniers, les Budins, dans le pays desquels les Grecs avaient établi une ville en bois : cette ville, où se ren-

daient chaque année les Scythes et les Grecs d'Olbia, était devenue le centre de tout le commerce des contrées du Nord : là venaient pour échanger leurs fourrures les peuples chasseurs qui habitaient, au nord du pays des Budins, ces immenses forêts des gouvernements de Perm et d'Orembourg, encore aujourd'hui si riches en fourrures précieuses; là se rendaient les habitants de l'Oural, apportant l'or qu'ils avaient recueilli dans les ruisseaux de leurs montagnes, et des caravanes organisées par les peuples nomades de ces contrées formaient une chaîne de commerce qui s'étendait au loin vers l'est de l'Asie.

En parcourant les bords de la mer Noire, Hérodote avait recueilli des Grecs et des Scythes ces renseignements : tous, comme on le voit, portent sur la partie orientale de la Scythie; quant à l'occident, il était fort peu connu, et Hérodote ne parle à cet égard

que du pays des Agathyrses, qui habitaient les bords du fleuve Maris, c'est-à-dire, la Transylvanie. Ce peuple, dit-il, possédait beaucoup d'or, recueilli sans doute dans les rivières venues des monts Krapacks, et c'était, en effet, par le commerce de ce métal qu'il était connu des Grecs.

Depuis Hérodote, nous n'avons plus que des renseignements très-vagues sur les contrées de la Scythie; l'établissement des grands empires d'Asie y avait favorisé le développement du commerce ; le démembrement de cet empire sous les successeurs d'Alexandre vint le détruire; les colonies grecques tombèrent en décadence, et les sources des connaissances où Hérodote avait puisé s'étant perdues, il arriva que ses récits, qu'on ne comprenait plus, furent traités de mensonges, et ce n'est que dans ces derniers temps que la connaissance des lieux, rétablie par la civilisation

de la Russie, a permis de rendre hommage à l'exactitude d'Hérodote, et à cette sagacité merveilleuse d'observation qui le distingue (1).

Depuis ce moment, les historiens font à peine mention des Scythes, et même, à partir du troisième siècle avant notre ère, leur nom disparaît dans les contrées situées au nord de la mer Noire.

Fréret, dans le mémoire sur les Cimmériens déjà cité, conjecture que les Parthes, qui, suivant Hérodote, n'étaient qu'une tribu détachée des Scythes (Hérodote, liv. IV), ayant étendu leur puissance vers le midi de l'Asie, appelèrent le reste de la nation au partage de leur conquête, et que les Scythes alors quittèrent les bords de la

(1) On peut consulter à ce sujet les divers ouvrages du grand historien allemand, M. Heeren, qui a contribué plus que personne à faire rendre justice à celui qu'il proclame avec raison le père de l'histoire.

mer Noire pour se rapprocher de l'Asie.

Quoi qu'il en soit, dans les guerres des rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, il n'est plus question que des Gètes, des Bastarnes et des Sarmates; les Gètes paraissent avoir occupé les riches contrées situées au nord du Danube, et qui forment aujourd'hui la Moldavie et la Valachie; c'est là, du moins, que, suivant le récit de Ptolémée Lagus (1), Alexandre, fils de Philippe (Alexandre le Grand), alla les chercher et les combattre. Le pays situé à l'est de ces contrées, qu'on appelait de leur nom le désert des Gètes, et où Darius faillit périr avec son armée, les protégeait contre les Scythes, comme il protégeait les Scythes contre eux; cependant le nom de petite Scythie, donné à une partie de ces mêmes contrées, prouve que le désert n'é-

(1) Strabon, liv. VII, p. 301.

tait pas toujours une barrière suffisante pour arrêter les invasions.

Quant aux Bastarnes et aux Sarmates, c'étaient, comme on l'a vu dans Hérodote, des peuples placés au nord des Scythes; il paraîtrait, d'après cela, qu'ils se seraient rapprochés des bords de la mer Noire après la retraite de ces derniers; c'est là du moins ce que l'on peut conjecturer au milieu de l'obscurité qui couvre l'histoire de ces contrées.



GERMANIE.

7.

GERMANIE.

Nous allons maintenant nous occuper de la Germanie : cette contrée, comme on l'a vu, n'a été connue des anciens que fort tard, et on l'avait longtemps confondue dans un même nom avec la Celtique. Les guerres du temps d'Auguste commencèrent à la faire explorer dans la partie voisine

du Rhin, et enfin, au second siècle de notre ère, par suite des expéditions des généraux romains et de l'extension du commerce, soit par le Rhin, soit par le Danube, Tacite put en donner une description détaillée, bien qu'obscure encore, surtout pour la partie voisine de la Sarmatie.

Séparée des Romains par le Rhin et le Danube, de la Sarmatie par les limites que nous avons décrites, la Germanie était intérieurement divisée en deux portions distinctes par une ligne transversale qui s'étendait de l'ouest à l'est dans le même sens que le Danube.

A l'endroit où le Rhin, formant une sorte de coude, se dirige au nord-ouest pour se rendre dans la mer du Nord, commence en effet une suite de montagnes qui entourent de leurs circuits successifs la Bavière, la Bohême et la Moravie actuelle, et vont se rejoindre ensuite à la

chaîne des monts Krapacks, qui leur sert en quelque sorte de prolongement.

Ces montagnes n'avaient qu'une élévation peu considérable, mais elles étaient couvertes de forêts épaisses et profondes, semblables aux forêts vierges de l'Amérique, et qui en faisaient une barrière presque infranchissable.

C'était cette suite de forêts que les anciens désignaient sous le nom générique de forêt Hercynie (1); et César, qui en parle dans ses Commentaires, la représente comme ayant neuf jours de marche en largeur, et en longueur une étendue indéfinie. Elle allait en effet se joindre aux forêts de la Pologne dont nous avons parlé, et qui s'étendaient au loin vers le nord-est.

Les contrées au nord de cette barrière,

(1) Qui n'était peut-être lui-même qu'un dérivé du nom germain de Hartz (forêt), que porte encore aujourd'hui une portion de l'ancienne Hercynie.

qui étaient celles qu'on désignait plus proprement sous le nom de Germanie, sont composées d'une suite de plaines immenses, qui descendent en pente peu rapide, depuis les montagnes jusqu'à la mer; fertiles dans le voisinage des montagnes, sablonneuses et coupées de marécages à mesure qu'on se rapproche de l'Océan, elles sont traversées, dans le sens du sud au nord, par plusieurs grands fleuves, l'Ems, le Wéser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule; les trois premiers se jettent dans l'Océan, les autres dans la mer Baltique; parmi ces fleuves, l'Elbe, l'Oder et surtout la Vistule, sont larges, profonds et souvent rapides, et présentent dans la plus grande partie de leur cours un passage difficile et dangereux. L'art et l'agriculture ont aujourd'hui fertilisé en partie ces plaines sablonneuses; mais, dans les temps anciens, elles n'offraient presque partout à leurs habitants

qu'un pays aride et infertile. Aussi, à l'exception des bords de la mer, où les Chauques et les Frisons pouvaient trouver quelques ressources dans la pêche, cette portion de la Germanie n'était habitée que par un petit nombre de peuplades, peu considérables et clair-semées.

Il n'en était pas de même de la partie supérieure des fleuves, où se trouvaient des contrées fertiles et couvertes de gras pâturages : tels étaient le pays des Cattes (les deux Hesses), vers les sources du Wéser, et ceux occupés par la puissante ligue des Suèves, dont le centre était sur le haut-Elbe, dans la Saxe actuelle, et qui s'étendaient d'un côté jusqu'à l'Oder, et même au delà de ce fleuve, et de l'autre, au sud du pays des Cattes, jusqu'au Meyn et au Rhin.

Ces deux peuples, et surtout les derniers, étaient, sans contredit, les plus nombreux et les plus puissants de la Germanie : fa-

vorisés par leur position et par la facilité de réunir de grandes forces, ils accablaient sans peine leurs voisins de la Germanie inférieure, séparés les uns des autres par des fleuves et par d'autres obstacles naturels.

Pressée par eux et par la misère, la portion de ces derniers peuples la plus voisine du Rhin tenta souvent de traverser ce fleuve pour aller chercher dans la Gaule des contrées plus tranquilles et plus heureuses.

Le Rhin, large et rapide dans la plus grande partie de son cours, se divise en effet en s'approchant de la mer, et offre des passages nombreux. C'est par là qu'à diverses reprises les Germains pénétrèrent dans la Gaule, et vinrent s'établir dans cette contrée que César désigne sous le nom de Belgique.

« Les Belges, dit-il, sont limités par le

« Rhin, la Seine et la Marne. » Ayant pris des renseignements sur leur origine lors de sa première campagne dans leur pays, il apprit « que la plupart d'entre eux des-« cendaient des Germains qui, à une époque « reculée, avaient passé le Rhin, chassé les « Gaulois qui y habitaient, et qui s'étaient « fixés dans le pays à cause de sa fertilité. »

Ces contrées, en effet, comprennent la Picardie, la Flandre et le Hainaut, renommés dans tous les temps pour la richesse de leur territoire.

La Seine et la Marne, quoique d'une faible défense, limitèrent ces invasions, et la forêt des Ardennes les divisa. Cette forêt était alors fort grande, et s'étendait depuis le Rhin jusqu'à la Somme; les Trévires l'avaient tournée à l'est, et, remontant la rive gauche du Rhin, avaient passé la Moselle et s'étaient établis sur les bords de cette dernière rivière.

Revenons à la Germanie : en suivant les côtes de l'Océan vers le nord, à partir de l'embouchure du Rhin, on trouve d'abord les Frisons, puis les Chauques grands et petits jusqu'à l'Elbe; à droite de ce dernier fleuve se trouve la presqu'île qui sépare la mer du Nord de la Baltique, et qui forme aujourd'hui le Danemark : c'est le pays si célèbre chez les Romains sous le nom de Chersonnèse Cimbrique.

Les Cimbres y occupaient un terrain riche et fertile, et, par le détroit resserré qui les sépare de la Scandinavie, ils donnaient en quelque sorte la main à tous les peuples du Nord. Chassés de leur pays par une invasion de la mer, ou plutôt cherchant un débouché à l'excédant de leur population, ils se mirent en marche vers la fin du second siècle avant notre ère (117 avant J. C.). La renommée leur avait appris les expéditions des Gaulois en Italie,

et ils voulaient, eux aussi, aller conquérir des terres dans les contrées heureuses du midi de l'Europe. Réunis aux Teutons, qui étaient les Germains d'entre l'Elbe et le Rhin, ils voulurent d'abord, sans doute par le conseil de ceux-ci, pénétrer dans les Gaules, mais les Belges les repoussèrent. Remontant alors la rive droite du Rhin jusqu'à sa source, en traversant la forêt Hercynie, ils vinrent attaquer les Boïens (1) qui les vainquirent, mais leur livrèrent passage pour s'avancer vers le Midi; arrivés au pied des Alpes, ils y trouvèrent le consul Carbon, envoyé par le sénat pour en garder les passages, et auquel ils envoyèrent demander des terres où ils pussent s'établir; ce dernier refusa et essaya même de les surprendre; les Cimbres le

(1) Nous verrons plus loin que les Boïens habitaient en effet vers les sources du Rhin.

battirent, mais, sans chercher à pénétrer dans l'Italie, et suivant les Alpes Illyriennes, ils allèrent pendant trois années parcourir et ravager le bassin de la rive droite du Danube jusqu'à la mer Noire.

Après ce temps, ils revinrent sur leurs pas et traversèrent les montagnes de l'Helvétie pour entrer dans les Gaules. Plusieurs tribus de ces montagnes, entre autres les Ambrons et les Tugènes, excités par la vue du butin que les Cimbres avaient recueilli, et par le désir de piller les riches contrées des Gaules, se joignirent à eux; en vain le sénat envoya contre eux, pour résister à leurs invasions, plusieurs armées consulaires; elles furent mises en déroute, et le centre et le midi de la Gaule furent ravagés dans tous les sens. Les Cimbres et les Teutons entrèrent ensuite en Espagne où ils séjournèrent pendant deux ans; puis, de retour de cette contrée, ils se divi-

sèrent en deux corps pour pénétrer plus aisément dans l'Italie: les Cimbres devaient passer par les Alpes Rhétiques, et les Ambro-Teutons par la route du golfe de Gênes.

On sait comment Marius, après avoir endurci ses soldats par de prodigieux travaux, les attendit dans les plaines de la Provence, et les extermina dans deux grandes batailles qui sauvèrent Rome et l'Italie.

Dès cette époque de l'invasion des Cimbres, la ressemblance de leur nom avec celui des Cimmériens avait fait penser qu'ils n'étaient autres que ce peuple, expulsé par les Scythes des bords de la mer Noire, et réfugié sur la Baltique; et cette opinion, émise alors par Posidonius, contemporain de l'invasion des Cimbres, fut adoptée ensuite par l'historien Plutarque et par le géographe Strabon (1).

(1) C'est celle que Fréret a développée dans son savant Mémoire sur les Cimmériens déjà cité.

Toutefois, cette opinion a contre elle l'autorité d'Hérodote, et le témoignage de cet auteur est ici d'autant plus imposant qu'il était mieux à même que personne de savoir et de dire tout ce qui avait pu se passer à cet égard. A l'époque où il écrivait, c'est-à-dire, vers l'an 450 avant J. C., cette révolution était toute récente, et les colonies grecques, en s'établissant, y avaient en quelque sorte assisté; depuis lors, les Scythes s'étaient civilisés, et le sage Anacharsis venait à peine d'achever son voyage dans la Grèce : instruit par tant de sources, Hérodote déclare expressément que la nation cimmérienne s'était retirée tout entière dans l'Asie Mineure.

Les Scythes, dit-il, ayant passé l'Araxes (Volga), les Cimmériens délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre : les rois voulaient se défendre, le peuple se retirer

en Lydie; il y eut un grand combat où le parti des rois fut vaincu; on enterra les morts sur les bords du fleuve Tyras (Dniester), et la nation, sous la conduite d'un chef nommé Lygdamis, se dirigea vers l'Asie Mineure, par le rivage oriental de la mer Noire.

D'un autre côté, Hérodote, comme nous l'avons vu, déclare qu'au delà des Scythes cultivateurs et des Neures est, autant qu'on peut le savoir, le vrai désert.

Or, il est clair qu'il n'aurait pu s'expliquer de cette manière, si les Cimmériens s'étaient en effet retirés de ce côté.

Il est vrai qu'on a cru pouvoir tirer du récit même de la retraite des Cimmériens par Hérodote, un argument contre son opinion; en effet, a-t-on dit (Fréret), se diriger des bords du fleuve Tyras vers la côte orientale de la mer Noire, c'était aller à la rencontre de l'ennemi qu'on voulait

fuir; aussi est-il probable que Lygdamis ne menait avec lui qu'un corps détaché, et que le gros de la nation s'était retiré d'un autre côté.

Or, en premier lieu, si dans cette interprétation l'absurdité est écartée pour ce qui concerne la retraite du gros de la nation, elle subsiste tout entière pour le corps détaché, et aussi pour le lieu de la délibération; car se rassembler sur les bords du Tyras quand l'ennemi arrive au Tanaïs, c'est absolument comme si les Français se réunissaient sur la Garonne pour aviser aux moyens de défendre le Rhin.

Au reste, on peut remarquer que toutes ces absurdités tiennent à un mot, celui de Tyras, mis une seule fois dans le récit, à l'occasion d'une circonstance accessoire (le lieu des tombeaux), et il est fort possible qu'une inexactitude de copiste l'ait mis

par erreur à la place de celui de Tanaïs.

En effet, en remettant ce dernier nom, tout s'explique aisément, et tous les points du récit d'Hérodote deviennent parfaitement d'accord. Les Scythes ayant passé le Volga, les Cimmériens se rassemblent sur les bords du *Tanaïs :* les rois veulent résister ; le peuple, au contraire, trouve que le pays ne vaut pas la peine d'être défendu, et qu'il vaut mieux aller envahir ces fertiles contrées de l'Asie Mineure où ses excursions et le butin qu'il y avait fait ne l'engageaient que trop à s'établir. Une lutte s'ensuit, et le peuple vainqueur exécute son dessein ; mais alors cette exécution est toute simple, et les Cimmériens n'ont qu'à descendre vers le sud pour se trouver dans l'Asie Mineure et dans l'Arménie (1).

(1) Cette interprétation nous a paru de beaucoup la plus naturelle et la plus conforme à toutes les circonstances

Lorsque, plus tard, l'invasion des Cimbres vint répandre l'effroi parmi les Romains, la ressemblance de leur nom avec les Cimmériens des Grecs frappa les esprits, et d'un autre côté l'orgueil des Romains se prêta aisément à en faire un peuple immense, dominateur de tout le Nord; on exagéra même pour celà leur puissance : car nous venons de voir qu'ils furent battus d'abord par les Boïens et les Belges, et qu'ils ne devinrent dangereux pour Rome qu'après s'être recrutés d'une foule d'auxiliaires dans la Mysie et dans l'Helvétie.

qui peuvent influer dans ces matières; si cependant l'on veut s'en tenir au texte d'Hérodote tel qu'il nous a été transmis, et conserver le mot de Tyras, il faut admettre alors que des bords de ce fleuve, les Cimmériens ont gagné l'Asie Mineure par la Chersonnèse Taurique et le détroit d'Iénikalé : Par là sont levées, du moins à certains égards, la contradiction et l'absurdité dont nous avons parlé, et qu'on ne peut laisser subsister dans un historien tel qu'Hérodote.

D'ailleurs cette ressemblance de nom, à laquelle peut-être on n'aurait pas songé sans l'invasion des Cimbres, n'est pas si grande en réalité qu'elle le paraît dans notre langue ; en effet, outre la différence de la lettre *b*, le nom de Cimmérien qui se prononce en grec Kimmerioi, offre pour la première syllabe une différence complète de son avec le nom de Cimbre ; et, dans tous les cas, on pourrait citer au besoin des ressemblances bien plus frappantes qui n'ont cependant aucune portée : ainsi l'on trouvait dans la Campanie, peuplée par les Grecs, une nation de Cimmerii qui n'avaient point sans doute de rapport avec ceux de la mer Noire ; on rencontrait des Marses en Germanie comme dans l'Italie, et il y avait à la fois dans le monde ancien quatre peuples de Veneti, dans l'Armorique, sur les bords de la Vistule (Jornandès, *de reb. Get.*), dans

la Paphlagonie (Asie Mineure), et sur les bords de l'Adriatique; et de ces quatre peuples, c'est tout au plus si l'on peut faire sortir ceux des bords de l'Adriatique de ceux de l'Armorique ou de la Paphlagonie (1).

Remarquons enfin que si les Cimmériens se fussent retirés de ce côté, et si, par conséquent, le passage eût été ouvert entre la mer Noire et la Baltique, les communications, favorisées par le cours des grands fleuves du Dniester et du Borysthène d'une part, de la Vistule et de l'Oder de l'autre, n'auraient pas manqué de s'établir, et les Grecs seraient allés sur les côtes de la Baltique disputer aux Phéniciens le commerce de l'ambre, tandis qu'on voit, par les récits de Tacite, que de son temps

(1) Strabon, qui indique les deux opinions, penche pour cette dernière.

encore il se faisait par les mêmes voies du nord de la Germanie et de la Gaule ; et le passage était même encore alors si bien fermé, que Tacite, à qui ses connaissances sur ces contrées venaient du côté de la Germanie, ne connaissait pas mieux les peuples qui se trouvaient au delà dans la Scythie, qu'Hérodote, de son temps, ne connaissait ceux de la Germanie.

A l'est de la Chersonnèse Cimbrique, sur les côtes de la mer Baltique, jusqu'à la Vistule, se trouvait le pays des OEstiens, siége du commerce de l'ambre; et le peu de détails que Tacite donne sur ce peuple est un témoignage frappant du passage des Phéniciens dans ces contrées, et des rapports anciens qu'elles avaient eus avec les côtes de la Bretagne; ainsi l'on trouvait chez eux le culte d'Isis sous la forme d'un vaisseau, la langue qu'ils parlaient se rapprochait de celle des Bretons, et l'on voit

enfin que les Œstiens cultivaient le blé et les autres fruits avec plus de soin que les autres Germains.

Il ne nous reste plus, pour achever ce qui concerne la Germanie, qu'à dire quelques mots de la partie de cette contrée comprise entre les montagnes dont nous avons parlé et le Danube, et composée de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie ou Dacie; cette seconde partie était en quelque sorte étrangère à la première, par les obstacles qu'établissait entre elles la grande forêt Hercynie. La Dacie surtout semblait en être complétement séparée, et comme, d'un autre côté, les Daces avaient des relations nombreuses avec les peuples du midi du Danube, ils furent au contraire souvent confondus par les Grecs avec les Gètes, les Thraces et les Mysiens, et parlaient un dialecte de la même langue. (Strabon.)

Sous le règne d'Auguste, les deux tribus suèves des Marcomans et des Quades, vaincues par Drusus, franchirent la forêt et vainquirent les Boïens, possesseurs de la Bohême; les Marcomans s'emparèrent d'une partie de cette dernière contrée, et les Quades reçurent pour leur partage celle qui forme aujourd'hui la Moravie; on voit aussi dans Tacite quelques-unes des révolutions intérieures qui les agitèrent alors.

GAULE.

GAULE.

La Gaule ancienne se composait des contrées comprises entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan; les savants ignorent, du reste, d'où lui était venu ce nom de Gaule. Les uns l'ont fait dériver du mot latin *gallus*, coq, parce que les Gaulois étaient grands parleurs; les autres du

grec γάλα (lait), parce qu'ils avaient le corps blanc comme du lait; d'autres enfin, du mot celtique *galleno*, qui signifie voyager. Ce qui est plus simple et plus probable, c'est que les Étrusques avaient donné ce nom aux Gaulois descendus en Italie sous la conduite de Bellovèse, qu'il fut transmis par eux aux Romains lorsqu'ils implorèrent leur secours contre ces étrangers, et qu'enfin l'étymologie s'en est perdue avec la langue étrusque.

Maintenant, si l'on se rappelle les observations générales que nous avons présentées en commençant, on reconnaîtra aisément, à la seule inspection d'une carte de la Gaule, que nulle contrée peut-être n'était plus favorablement disposée pour l'introduction et le développement de la civilisation et du commerce: des côtes étendues, baignées d'un côté par la Méditerranée, de l'autre par l'Océan; des ports nombreux

sur ces deux mers; des fleuves qui se jettent, les uns dans la Méditerranée, les autres dans l'Océan, et dont les sources se rapprochent comme pour établir de l'une à l'autre, sur tous les points, de faciles communications. Ainsi, au midi des Cévennes, le passage est établi par l'Aude et la Garonne; vers l'est et le nord, on trouve le Rhône, la Saône et le Doubs, d'où l'on peut passer aisément dans la Loire, la Seine, la Meuse et le Rhin.

Nous avons vu que dès les temps les plus anciens les Phéniciens avaient porté leurs courses sur la Méditerranée et sur l'Océan, et quoique l'histoire n'ait conservé aucune trace de leurs établissements sur la côte occidentale de la Gaule, il n'est pas possible qu'ils n'y eussent établi des points de relâche pour leurs vaisseaux, et sans doute aussi des comptoirs pour leur commerce. Sans doute ils avaient choisi

pour cela, suivant leur usage, les embouchures des fleuves, celles de la Garonne, de la Loire, de la Seine, ainsi que les ports de l'Armorique, dans le pays des Vénètes, nécessaires, dit César, pour franchir cette mer orageuse.

Sans doute aussi, soit par eux, soit par l'intermédiaire des naturels du pays, leurs marchandises remontèrent aussi le cours de ces fleuves. Actifs, intelligents, imitateurs, amoureux de toute espèce de luxe et de nouveautés (Strabon), les Gaulois ne pouvaient que se prêter avidement à cette introduction, ainsi qu'à tous les autres enseignements que les Phéniciens leur apportaient.

La trace de ces premières influences de la civilisation phénicienne s'est ensuite modifiée ou perdue par d'autres influences, et par les révolutions successives que la Gaule a éprouvées; mais on la retrouve

cependant d'une manière frappante dans ce qui nous reste de la religion des anciens druides : tel est, par exemple, le nom du dieu gaulois Teutatès, évidemment dérivé de celui de Theut, le dieu du commerce des Phéniciens; et la prééminence que les Gaulois lui accordaient sur leurs autres divinités, n'a pu venir d'eux-mêmes, mais des inspirations d'un peuple navigateur et commerçant.

Elle se révèle encore dans la plupart de leurs dogmes; ainsi leur croyance à la métempsycose, et leurs notions nombreuses d'astronomie et de sciences naturelles ne pouvaient leur venir que des Phéniciens, qui eux-mêmes les avaient reçues de l'Égypte. On sait assez que l'astronomie est l'attribut naturel d'un climat chaud et d'un ciel pur, et ce n'était pas le climat froid et brumeux de la Gaule qui avait pu inspirer de semblables observations.

On peut remarquer encore que les pays regardés comme le sanctuaire de la religion druidique, étaient d'une part l'île de Bretagne (César), le siége du commerce et des établissements des Phéniciens; de l'autre, l'Armorique et l'embouchure de la Loire (Strabon), où ils avaient dû nécessairement, comme nous venons de le dire, établir des comptoirs et des points de relâche.

Plus tard, la puissance des Phéniciens étant déchue, et les Grecs les ayant supplantés dans le golfe de Marseille, le commerce prit une nouvelle voie par la Seine et le Rhône, en traversant les Gaules (Strabon), et l'influence des Grecs remplaça dans toute la Gaule celle des Phéniciens. Les Gaulois, toujours faciles à entraîner, acceptèrent leur Olympe que César y trouva établi; mais tout en reconnaissant l'autorité suprême de Jupiter, la vénération par-

ticulière qu'ils conservaient pour Mercure, le dieu du commerce (César), témoigne assez de leurs croyances antérieures.

Je reviens à la configuration de la Gaule. Ce n'était pas seulement sous le rapport des grandes lignes de communication que cette contrée était heureusement disposée pour la propagation du commerce et de la civilisation, mais elle était encore ouverte dans tous les sens aux rapports entre les habitants de ses diverses parties. Tous ces fleuves, si utiles à la navigation, offraient des gués et des passages nombreux, et l'on ne rencontrait nulle part dans la Gaule de ces chaînes de montagnes et de ces forêts profondes, qui semblent des barrières élevées par la nature pour séparer à jamais les populations les unes des autres.

Au reste, pour bien comprendre ce que nous avons à dire sur ce sujet, il est nécessaire de présenter d'abord quelques ob-

servations sur l'état ancien des Gaulois, et même des peuples en général.

Quand on parle d'un peuple quelconque à une époque reculée, on commence d'ordinaire par le représenter à l'état nomade, et cette expression de *nomade* a donné lieu à beaucoup d'erreurs; en effet, le sens qu'on y attache se reporte naturellement aux peuples qui sont restés tels encore aujourd'hui, comme ceux de l'Asie moyenne ou des côtes de l'Afrique, c'est-à-dire, de peuples changeant sans cesse de demeure, et se portant avec leurs troupeaux vers d'autres pâturages, à mesure que ceux où ils se trouvent sont épuisés; c'est même la définition qu'on en donne; mais si elle est exacte pour les pays peu fertiles où ils s'épuisent en effet, il est clair qu'il n'en est pas de même pour les contrées productives où les mêmes pâturages peuvent d'une manière cons-

tante fournir aux besoins des troupeaux.

Là, en effet, les peuples se fixent et ne vont pas chercher ailleurs et au hasard, ce que la nature leur offre dans les endroits même où ils se trouvent. Ainsi, par exemple, il n'est resté aucune trace de l'état errant des peuples de l'Asie Mineure, de l'Inde et de l'Égypte, par la raison toute simple que, s'il a existé un moment, il a dû cesser aussitôt.

Il se forme dans ce cas un autre ordre de choses : les diverses tribus, établies sur des points différents, se partagent entre elles le territoire en un certain nombre de provinces, suivant les limites naturelles ou les circonstances accidentelles des hommes et des choses.

C'est là ce qui était arrivé pour la Gaule, dont le territoire est presque partout riche et fertile; aussi, dès les premiers temps où l'histoire puisse remonter, voit-on les

Gaulois fixés dans les mêmes provinces; et César, pendant ses campagnes, les retrouve encore au même point où Tite-Live les a placés cinq siècles auparavant, lors de l'expédition de Sigovèse et de Bellovèse en Italie.

Chacune de ces provinces formait un petit État ayant son gouvernement et ses chefs; et comme, chez les peuples barbares, toute l'attention est tournée vers la guerre, ces chefs étaient toujours des chefs militaires. La nation, représentée par les guerriers ou les chefs inférieurs (car le peuple, dit César, liv. IV, n'était compté pour rien), les élisait à chaque guerre; mais par suite de la tendance naturelle à l'ambition humaine, ces chefs s'efforçaient sans cesse d'étendre et de perpétuer leur autorité; de là une lutte entre eux et les chefs inférieurs, et de là aussi, ces gouvernements tour à tour monarchiques et électifs, que

l'on remarque dans l'histoire de l'ancienne Gaule. Toutefois, comme la force matérielle jouait alors le plus grand rôle, les chefs inférieurs devaient avoir le plus souvent l'avantage; et malgré l'exemple de tant de rois, Strabon pouvait avec raison regarder la Gaule comme composée en général de gouvernements aristocratiques.

Voilà pour ce qui concerne le gouvernement intérieur de ces divers États, ou, comme les Romains les appelaient, de ces diverses cités; quant aux rapports de ces cités entre elles, ils étaient également fort simples et dirigés toujours vers la guerre. Tantôt la domination du plus puissant s'établissait; tantôt des ligues se formaient, soit pour attaquer, soit pour se défendre; souvent même elles étaient permanentes, et les peuples les plus faibles s'aidant du secours d'un plus puissant, formaient ce que César nomme leur clientèle.

Comme, entre peuples combattant de leurs bras et avec des armes égales, les guerres étaient en définitive une question d'hommes, les États les plus peuplés et par conséquent les plus fertiles, avaient sous ce rapport un grand avantage; aussi voyons-nous toujours la puissance entre les mains des Bituriges, des Arvernes et des Édues; et comme, d'un autre côté, les diverses provinces de la Gaule étaient partout ouvertes les unes aux autres, cette domination était toujours fort étendue; telles sont, du moins, toutes celles dont l'histoire nous a conservé le souvenir, celle d'Ambigat, roi des Bituriges, au temps de Sigovèse et de Bellovèse (Tite-Live), celle de Luern, roi des Arvernes, et de son fils Bituit, lors de la première arrivée des Romains dans les Gaules (Strabon), celle de Divitiacus, roi des Suessions (César), etc.

Dans ces temps reculés, la domination

d'un peuple sur un autre était une chose très-simple à établir. Il n'était pas besoin, comme de nos jours, de places fortes et d'armées d'occupation : le peuple vaincu payait un tribut et donnait des otages pour garantie de sa soumission, et la vie de ces otages répondait de sa fidélité.

Nous verrons plus tard avec quel succès César se servit de ce moyen des otages pour assurer ses conquêtes dans la Gaule ; et l'on peut comprendre dès à présent, par ce que nous avons dit de la facilité qu'il y avait à en envahir les diverses provinces, comment il put la conquérir tout entière en deux campagnes (1), malgré le courage et le patriotisme des Gaulois, tandis qu'il fallut aux Romains deux siècles entiers et toutes les forces de l'empire, sous le règne d'Au-

(1) Les deux premières ; les huit autres furent employées à comprimer les soulèvements.

guste, pour achever la soumission de l'Ibérie.

Une autre conséquence encore de ce que j'appellerai l'ouverture de la Gaule dans tous les sens, c'est l'extension de la même langue dans ses diverses parties, langue dans laquelle étaient venus se joindre aux mots des peuples indigènes, ceux des Phéniciens et ensuite des Grecs. Sans doute il y avait des dialectes différents, comme il est inévitable dans une contrée aussi étendue; mais il est facile de voir, par les récits des historiens, et surtout de César, que les Gaulois s'entendaient parfaitement depuis un bout de la Gaule jusqu'à l'autre.

Les Romains divisaient la Gaule en trois parties, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique. Tous les auteurs désignent sous le nom d'Aquitaine la partie comprise entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan; mais ils ne sont pas à beaucoup près d'accord

sur l'étendue des deux autres contrées : Strabon leur donnait pour limite les Cévennes; César, au contraire, le cours de la Seine et de la Marne.

Ce que l'on peut dire à cet égard, c'est que la chaîne des Cévennes a dû, dans tous les temps, établir une distinction entre les peuples du nord et du midi de la Gaule, non-seulement pour le climat, l'esprit et les mœurs, mais aussi pour les intérêts et la politique; et l'on sait assez que cette dernière séparation a duré pendant une grande partie du moyen âge, et presque de nos jours; aussi est-il bien probable, comme le pense Strabon, que l'ancienne ligue celtique comprenait seulement les peuples du midi de ces montagnes.

Au temps de César, le type caractéristique de ces peuples avait disparu devant l'influence romaine, par l'établissement de

ce qu'on appelait la province, et César, n'ayant plus à distinguer que les contrées du centre et du nord de la Gaule, avait donné ce même nom de Celtique à la Gaule centrale (qui, du reste, ne paraît pas avoir jamais formé de ligue particulière), et celui de Belgique à la partie septentrionale; c'est de là que sont venues ensuite les dissidences entre les auteurs.

Il est à remarquer que les Romains comprenaient, sous le nom de Gaulois, tous les peuples des contrées montagneuses qui se trouvent vers les sources du Rhône, du Rhin et du Danube, et qui forment aujourd'hui la Suisse et une partie de la Bavière; c'est qu'en effet ces contrées, étant ouvertes du côté de la Gaule, et la navigation du Rhône remontant naturellement jusqu'à eux et leur offrant un débouché commode pour leurs bestiaux et les autres produits de leurs montagnes, tout ce qui peut attirer

les peuples barbares tendait à multiplier leurs relations avec les Gaulois; aussi en avaient-ils adopté la langue et les mœurs; de telle sorte que les historiens latins les ont confondus avec eux. Quant à leurs rapports avec les étrangers par la navigation du Rhône, on en trouve la preuve dans ces caractères grecs dont ils s'étaient servis pour décrire le dénombrement de leur population, lorsqu'ils voulurent émigrer en Gaule, au temps de César.

Les documents nous manquent pour apprécier, siècle par siècle, les progrès de la civilisation chez les Gaulois; tout ce que l'on peut faire, c'est d'indiquer ce qu'elle était au temps de César; et la comparaison de leur civilisation à cette époque, avec ce qu'ils avaient été jusque-là à même de recevoir du dehors, pourra peut-être donner une idée de ce qu'ils avaient pu prendre antérieurement aux autres peuples.

Suivant les récits de César, les Gaulois de son temps savaient bâtir des villes, en choisir la position, les entourer de murailles dont il admire la construction ingénieuse (liv. V); et, dans l'une de ses dernières campagnes, ils avaient si bien imité sa manière de fortifier un camp, que l'on voit dans ses Commentaires, qu'il en fut presque effrayé. (Liv. VII.)

Partout où se trouvaient des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, les Gaulois les avaient exploitées, et on leur attribuait même plusieurs procédés pour l'application de l'argent et de l'étain sur les autres métaux. Chez les peuples voisins de la mer, César trouva non-seulement des navires, mais de grands vaisseaux à voiles construits par eux, dont la forme et le bord élevé lui étaient inconnus, et avec lesquels ses galères à rames, basses et exposées aux coups de la mer, ne purent

lutter que par une invention de son génie (1).

Quant à l'état intérieur des diverses provinces, César rencontra partout un gouvernement régulier et un commerce suivi, et même chez les Édues, à la vérité le plus civilisé de tous, des impôts permanents et des péages sur les rivières (liv. II). Partout l'écriture était en usage, et les contrats se rédigeaient avec les caractères grecs; enfin, il y avait une justice, et par conséquent une force publique, et l'éducation des jeunes gens est présentée comme une chose tout à fait ordinaire; il n'y a pas jusqu'à l'autorité des druides qui ne soit un signe de civilisation, car la théo-

(1) Il imagina de disposer des faux à longs manches, au moyen desquelles on coupait les cordes qui tenaient les voiles des vaisseaux ennemis, et ceux-ci, réduits à l'immobilité, étaient facilement abordés et pris par les navires à rames des Romains. (Comm., liv. III.)

cratie marque chez tous les peuples la substitution de la force morale à la force brutale et aveugle des individus.

Tel était l'état des Gaulois au temps de César, et d'après cela l'on pourra peut-être conjecturer ce qu'ils étaient dans des temps antérieurs. Quant à des données positives sur cet état, il n'est guère possible d'en citer, si ce n'est peut-être la conduite des Gaulois lors de l'émigration de Sigovèse et de Bellovèse. On voit d'abord, par le récit de Tite-Live, qu'elle se fit avec ordre et régularité, et en suivant les instructions des augures, aussi religieusement qu'aurait pu le faire une colonie romaine. A leur arrivée en Italie, leur premier soin est de fonder une ville (Tite-Live, livre V, chap. 25); enfin, Polybe nous apprend également « qu'ils habitaient dans des « villes sans murailles, et que si leur « principale occupation était la guerre, ils

« se livraient aussi à l'agriculture (liv. VI).

Il nous reste à examiner les rapports des populations de la Gaule avec celles des contrées voisines. Nous avons déjà parlé des invasions des Germains dans la Gaule Belgique; venons maintenant à ce qui concerne l'île de Bretagne.



ILE DE BRETAGNE.

ILE DE BRETAGNE.

Dès les temps les plus anciens, les habitants des côtes septentrionales de la Gaule avaient formé de nombreuses relations de commerce avec les Phéniciens des îles Cassitérides et les Bretons de la côte opposée; ils y trouvèrent un peuple que Strabon et les autres auteurs nous peignent comme

bien plus sauvage et moins intelligent que les Gaulois: aussi ces derniers n'eurent-ils pas de peine à établir sur lui leur supériorité, et les riches contrées de la Normandie, de la Flandre et de l'Artois y trouvèrent un débouché assuré pour l'excédant de leur population.

Ils y portèrent, comme ils font toujours, leurs mœurs et leur langage: de là, par le moyen de la civilisation et du commerce, la langue gauloise se propagea peu à peu vers le nord de la Bretagne, et y forma un nouveau dialecte gaulois.

Plus tard, soumises l'une et l'autre à l'empire romain, la Gaule et la partie méridionale de l'île de Bretagne adoptèrent la langue et les coutumes romaines; ainsi, pendant que l'ancienne langue gauloise s'étendait vers le nord, elle se perdait elle-même dans les contrées où elle avait pris naissance, et finit par ne plus se conserver

que dans les montagnes du pays de Galles et dans l'Armorique. Les habitants de cette dernière contrée, naturellement ennemis de toute domination, et chez lesquels aucun intérêt puissant d'agriculture ou de commerce n'a jamais attiré les étrangers, la parlent encore aujourd'hui, et il paraît même qu'ils sont en état de s'entendre avec ceux de la principauté de Galles en Angleterre.

Pour achever l'ancienne histoire des peuples de la Gaule, nous aurons encore à nous occuper de leurs migrations dans l'Ibérie, ainsi que dans l'Italie et sur les bords du Danube. Mais comme il est nécessaire pour cela de bien connaître auparavant l'état de ces diverses contrées, nous en remettrons l'exposé après la description de chacune d'elles.

IBÉRIE.

IBÉRIE.

Et d'abord de l'Ibérie. Nous observerons avant tout sur cette contrée, que Strabon, qui en donne une admirable description, en connaissait fort mal la position géographique; il la place, en effet, beaucoup trop à l'ouest (comme on peut le voir sur sa carte), et regarde les Pyrénées comme se dirigeant du sud au nord.

Les anciens n'avaient, du reste, pour apprécier la forme des continents, que des

moyens très-imparfaits; au temps de Strabon, les progrès de l'astronomie avaient bien fait reconnaître la forme sphérique de la terre; mais on en était réduit, pour la latitude des différents points du globe, à la hauteur approchée du soleil mesurée par le gnomon, et pour leur longitude (de l'est à l'ouest), à leur distance matérielle, distance nécessairement fort incertaine, surtout pour les pays de montagnes, ou quand il fallait la mesurer par mer.

Il y avait même des contrées où il n'avait pas encore été possible de pénétrer, telles que la Bretagne et la Germanie; aussi, pour apprécier la profondeur de cette dernière province, on n'avait pas eu d'autre moyen que de tirer une parallèle vers l'est, à la hauteur de l'île de Bretagne, depuis cette île jusqu'à la mer Caspienne.

Cette mer elle-même était alors regardée comme un golfe de l'océan du Nord. Cinq

cents ans auparavant, Hérodote avait déclaré le contraire, et représenté la mer Caspienne comme un lac, dont il décrivait même la navigation; mais, ainsi que nous l'avons dit, la source de ses connaissances s'était perdue, et l'on avait cru faire un grand progrès dans la science géographique en mettant la mer Caspienne en communication avec l'océan Septentrional.

Je reviens à l'Ibérie. Les Phéniciens, comme nous l'avons vu, avaient fondé presque tous leurs établissements dans la Bétique et la Lusitanie (Andalousie et partie du Portugal), qui, à une fertilité du sol merveilleuse, joignaient de riches mines d'argent, d'or, de cuivre et d'étain.

Quant à la côte sur la mer Méditerranée, en deçà des colonnes d'Hercule, dont le sol était peu fertile et couvert d'ailleurs d'épaisses forêts (Strabon), ils ne paraissent guère y avoir formé que les deux

comptoirs de Malaca et d'Abdère (Adra), tout à fait dans la partie méridionale; les Carthaginois y ajoutèrent ensuite Carthago-Nova (Carthagène), un peu plus à l'est.

Le surplus de la côte orientale semble avoir été occupé pour la première fois par des colonies grecques; du moins la tradition le racontait ainsi, et l'on en trouvait des traces dans un temple très-ancien bâti sur les bords de l'Èbre et dédié à Minerve. (Strabon.)

Au centre de l'Ibérie, dans les pays qui forment aujourd'hui la Nouvelle-Castille, se trouvaient les Celtibériens, dont la ville principale était la célèbre Numance; quoique habitant un pays aride, les Celtibériens étaient fort riches (Strabon), ce qu'il faut attribuer sans doute au butin qu'ils avaient fait dès longtemps sur leurs voisins de la Bétique et de l'Andalousie.

Au nord de ces diverses contrées, dans

le massif de montagnes qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à la mer Méditerranée, habitaient un grand nombre de peuples portant des noms différents et très-barbares : les principaux étaient les Vettons, sur le Duero; les Artabres, à la pointe nord-ouest; puis les Astures et les Vascons, placés à la droite de ces derniers, et qui venaient jusqu'aux sources de l'Èbre.

Là se trouvaient les Callaici (Καλλαικοὶ), placés par conséquent au nord des Celtibères. Ils furent les derniers peuples de ces montagnes qui se défendirent contre les Romains, au temps d'Auguste. Brutus, leur vainqueur, en prit le nom de Callæque, dont on fit ensuite Gallæque, et ce dernier nom fut donné à la province entière (Strabon); depuis, il est resté, sous le nom de Galice, à la pointe nord-ouest de l'Espagne, l'ancien pays des Artabres, et, dans les temps modernes, il est devenu la base,

comme on voit, assez mal fondée, d'un système de migration des Gaulois dans ces contrées.

Vers les sources de l'Èbre, dit Strabon, à l'endroit où l'on passe ce fleuve, se trouve le pays des Bérons (aujourd'hui Logrono), venus de la Gaule. Il est probable que c'était une peuplade des Aquitains, qui, habitant le versant septentrional des Pyrénées, moins fertile que l'autre (Strabon), avaient franchi ces montagnes par l'un des nombreux passages qu'elles présentent, et étaient venus s'établir sur ce point.

Strabon regarde également les Celtibériens comme sortis du nord des Pyrénées; toutefois, son opinion à cet égard est faiblement exprimée, et ses récits même donneraient lieu de croire que cette dénomination résulte seulement d'une confusion de noms au temps où l'Ibérie était mal

connue; il ne signale, en effet, aucune différence caractéristique entre eux et les autres Ibères, et, d'un autre côté, il est difficile de croire que les Celtes eussent voulu quitter les riches contrées du midi de la Gaule, pour aller peupler les montagnes arides des sources du Tage et de la Guadiana. Toutefois, cette migration n'a rien en soi d'invraisemblable, et il a fort bien pu arriver que des Gaulois, ayant franchi l'Èbre au point que nous avons dit, soient allés fonder plus bas un établissement qui se serait successivement étendu.

Mais si cette migration n'a rien d'invraisemblable, il n'en est pas de même de celle qu'on attribue aux Liguriens, d'après l'interprétation donnée aux récits de Justin et de Thucydide.

Suivant Justin (liv. IV, ch. 2), « les « premiers habitants de la Sicile étaient

« les Cyclopes : elle fut d'abord appelée « Trinacria; plus tard, elle porta le nom « de Sicania. » Thucydide, de son côté, dit (liv. VI, ch. 2) que « les Sicaniens qui « habitaient la côte occidentale de la Si- « cile, se prétendaient nés dans l'île même; « mais on découvre, ajoute-t-il, que c'é- « taient en réalité des Ibères chassés par « les Ligures des bords du fleuve Sicanus « (Sègre) dans l'Ibérie. »

Comme les géographes des temps postérieurs placent les Ligures dans les environs du golfe de Marseille, on avait d'abord conclu, de ce double document, que des Ligures partis de ce point avaient émigré sur les bords de la Sègre, au nord-est de l'Espagne, et en avaient chassé les Sicanes; ces derniers auraient alors remonté la côte d'Espagne vers le nord, traversé les Pyrénées, puis les Alpes, et parcouru toute l'Italie pour se rendre en Sicile.

D'autres auteurs, pensant que ce mouvement des Sicanes précisément à l'encontre de leurs vainqueurs était assez peu naturel, ont imaginé de faire entrer les Ligures par la partie occidentale des Pyrénées.

D'autres enfin (M. Thierry, *Histoire des Gaulois*) rejettent l'une et l'autre opinion, et font venir les Ligures et les Sicanes de l'Ibérie. Trouvant à l'extrémité sud-ouest de l'Espagne une ville du nom de Ligustiné, M. Thierry en conclut qu'elle était la capitale d'un peuple de Ligures, et que c'est ce même peuple qui a chassé les Sicanes de l'Ibérie, et qui est venu donner naissance aux Ligures du golfe de Marseille et de Gênes (t. I, Intr., p. xxv). Or remarquons ce qui résulte de ce dernier système. Les Ligures, quittant la Bétique, c'est-à-dire le plus beau pays de l'univers, franchissent les montagnes qui bordent ce

pays : se dirigeant vers le nord, ils poussent devant eux les Sicanes des bords de la Sègre et traversent à leur suite les Pyrénées et le midi de la Gaule. Arrivés aux montagnes des Alpes et des Apennins, ils interrompent leur poursuite et s'y établissent, séduits sans doute par la beauté des lieux, qu'ils comparent avec la Bétique.

Quant aux Sicanes, ils poursuivent leur route, traversent l'Italie, passent en Sicile, et, dans leur ardeur d'émigration, poussent jusqu'à la pointe occidentale de l'île, aux lieux où la terre vient à leur manquer.

Ainsi cette route, qu'Annibal n'a pu faire avec cent mille hommes aguerris et toutes les ressources de la civilisation de Carthage, sans perdre les trois quarts de son armée, un petit peuple inconnu la fait sans embarras, et arrive au fond de la Sicile plus nombreux et plus puissant que jamais. En vérité, les ressources des peu-

ples sauvages feraient honte à tout ce que l'industrie moderne fournit aux peuples civilisés.

A tout cela il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que les auteurs cités ne disent pas que la migration se soit faite par terre, et la raison le dit encore moins qu'eux. Examinons ce qui s'est passé.

Nous voyons dans Justin qu'avant le passage des Sicaniens en Sicile, cette île était habitée par les Cyclopes, et qu'elle portait alors le nom de Trinacrie, lequel vient des deux mots grecs, τρεῖς (trois) et ἄκραι (pointes). Or, cette seule dénomination suppose de la part des Grecs une reconnaissance géographique, et, par suite, une navigation et des établissements déjà répandus dans ces contrées; il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'ils en eussent eu déjà un sur les bords de la Sègre, et que les colons établis sur ce point, ne

pouvant résister aux attaques des indigènes, fussent remontés sur leurs vaisseaux et eussent abordé à la pointe occidentale de la Sicile. Ce qui a donné lieu à l'obscurité qui règne sur ce point, c'est que les Sicanes, sans doute pour s'attribuer la propriété de l'île de Sicile, reniaient leur origine grecque, et, comme le dit Thucydide, se prétendaient originaires de la Sicile même.

Quant au nom de Ligures, donné aux indigènes d'Ibérie, Thucydide, qui connaissait peu ces contrées éloignées, et qui savait les Marseillais et les autres colons de la côte voisine exposés aux attaques d'un peuple de ce nom, a fort bien pu l'attribuer aussi à ceux qui avaient expulsé les Sicani; et si l'on a bien suivi ce qui précède, nous ne pensons pas qu'on soit le moins du monde surpris de cette supposition.

RIVE DROITE DU DANUBE,

NORD DE L'ITALIE.

RIVE DROITE DU DANUBE,

NORD DE L'ITALIE.

Venons maintenant aux contrées situées à l'est des Alpes et sur la rive gauche du Danube.

Les Alpes s'étendent d'abord vers le nord, depuis la Méditerranée jusqu'au lac Léman ; les habitants de cette portion des

Alpes, qu'on appelle Alpes maritimes, ainsi que ceux des Apennins qui longent le golfe de Gênes jusqu'à l'Étrurie, avaient reçu des Grecs le nom de Ligyes, ou plutôt celui de Ligu-es (*Liguoi*), auquel il paraît que les Grecs attachaient quelque sens, car il se retrouve aussi sur les bords de la mer Noire. Les Romains firent ensuite de ce nom celui de Ligures ou Liguriens.

A partir du lac Léman, les Alpes se dirigent vers l'est en plusieurs branches qui forment une sorte de massif montagneux. Dans la partie de ce massif la plus voisine des Gaules habitaient, comme nous l'avons dit, des peuples parlant la même langue et ayant les mêmes mœurs que les Gaulois. Ces peuples paraissent avoir porté d'abord le nom général de Boïens, d'après celui d'une de leurs tribus assise sur les bords de l'Aar et vers les sources du Rhin;

c'est sous ce nom qu'à une époque inconnue ils s'étendirent dans l'intérieur de la forêt Hercynie, et occupèrent la partie occidentale de cette contrée, qui, de leur nom, fut appelée Bohême; et c'est sous ce nom également que nous allons les voir descendre dans l'Italie à la suite de l'expédition de Sigovèse et de Bellovèse.

Plus tard, leur puissance déchut, et le nom d'Helvétiens prit la place du leur; de sorte qu'au temps de César, leur tribu, de même que celles des Ambrons, des Zugènes, des Tigurini et d'autres encore, n'était plus regardée que comme une des branches de la nation helvétienne.

A l'est des Helvétiens et des Boïens se trouvaient les Rhéti (Grisons), que leur principale vallée, si célèbre dans l'histoire moderne sous le nom de Valteline, mettait en communication avec les bords du Pô; c'est par là qu'ils passèrent pour aller

piller le nord de l'Italie, quand la civilisation introduite par les Grecs et les Tyrrhéniens vint offrir un appât à leur avidité.

Plus loin, toujours à l'est, s'étendaient les Pannonii, entre le Danube et la Save, et au sud de cette rivière, les peuples compris par les Grecs sous le nom générique d'Illyriens ou d'Istriens, et qui se divisèrent plus tard en Norici, Carni, Illyriens et Dalmates.

Enfin, de là jusqu'à la mer Noire, dans les plaines bornées au nord par le Danube, et au midi par le mont Hémus (Balkan) et la Grèce, habitaient des peuples désignés ordinairement sous le nom de Mysiens, mais confondus souvent par les Grecs, soit avec les Thraces, qui occupaient le midi du mont Hémus, soit avec les Gètes de l'embouchure du Danube, soit enfin avec les Daces, qui habitaient plus spécialement les plaines de la Hongrie.

Au reste, nous avons vu que ces différents peuples parlaient des dialectes d'une même langue, et que, par suite de la navigation du Danube et de la civilisation qu'elle avait introduite, ils avaient de nombreuses relations les uns avec les autres.

Revenons maintenant à l'occident des Alpes et au nord de l'Italie.

Au centre de ces montagnes circulaires que nous avons décrites en commençant, et qui s'étendent depuis le golfe de Gênes et le lac Léman jusqu'à l'Illyrie et à la mer Adriatique, se trouve cette contrée qu'arrose le fleuve du Pô, et que son admirable fertilité a rendue si célèbre.

Mais d'abord il faut remarquer que cette fertilité n'est pas due à la nature seule du sol, et qu'il a fallu y ajouter encore tous les efforts de l'agriculture et de l'industrie; on voit, par les récits de

Strabon, que toute la Transpadane était semée de fleuves et de marais; que surtout le pays des Veneti était plein de lagunes nombreuses, et qu'enfin le pays ne devint véritablement fertile que lorsque les Tyrrhéniens le coupèrent de canaux, comme la basse Égypte.

C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer ce fait remarquable, qu'au temps de leurs établissements dans l'Italie, les Grecs, qui couvrirent de leurs colonies toutes les parties fertiles de cette contrée et de la Sicile, n'en établirent qu'une seule sur le Pô, celle de Spina, qui paraît, il est vrai, avoir joui d'une grande prospérité. (Strabon.)

Au sud de ces contrées se trouvaient, des deux côtés de l'Apennin, les Tyrrhéniens à l'ouest, et les Ombriens à l'est; ces derniers étaient un peuple indigène, dont le nom vient du grec ὄμβρος (pluie), sans doute à cause de quelque circonstance relative à la

découverte de leur pays, et que la tradition rapportait à une inondation de la mer. Les Thessaliens y avaient fondé près de la mer la ville de Ravenne, bâtie sur pilotis au milieu des marais; craignant ensuite de ne pouvoir la défendre contre les Tyrrhéniens, ils y avaient introduit les Ombriens, et la leur avaient ensuite cédée (Strabon). Ces rapports et les autres qu'ils avaient eus avec les Grecs avaient dû nécessairement introduire parmi eux un commencement de civilisation.

Quant aux Tyrrhéniens, que les Romains appelaient Étrusques ou Toscans, sans qu'on sache l'origine de ces deux noms, ils descendaient, suivant Strabon, d'une colonie de Lydiens amenés en Italie par Tyrrhénus, fils d'Atys, vers le temps de la guerre de Troie.

Favorisée par la richesse du sol, cette colonie était bientôt devenue florissante, et

avait cherché à s'étendre d'une part vers la Campanie, d'où les Tyrrhéniens furent repoussés, de l'autre vers les bords du Pô, en passant l'Apennin. Les Tyrrhéniens firent avec succès, dit Strabon, la guerre aux barbares de cette contrée, et y étendirent peu à peu leurs établissements, défrichant la terre et construisant les canaux dont nous venons de parler. (*Omnia ea flumina fossasque primi a Pado fecere Tusci*), dit Pline dans son troisième livre.

Au reste, d'abondantes moissons les payèrent bientôt de leurs efforts, et les mines d'or qu'ils découvrirent aux environs de Verceil et de Placentia (Plaisance) vinrent encore ajouter leurs richesses à celles du sol. Ces commencements de civilisation gagnèrent même vers le nord, et jusque dans le pays des Rheti. Ces peuples adoptèrent en partie la langue et les usages des Tyrrhéniens; et plus tard, la

conformité qui était résultée de ces rapports, induisit en erreur les historiens, en leur faisant regarder les Rheti comme descendus eux-mêmes des Tyrrhéniens. (Voir Tite-Live, liv. V, chap. 35.)

Cependant les Ombriens, jaloux des établissements des Tyrrhéniens dans la Circumpadane, y envoyèrent, de leur côté, des colonies qui firent la guerre aux colonies étrusques; mais ces derniers l'emportèrent, et avaient même presque entièrement expulsé les Ombriens, quand les invasions des Gaulois vinrent ravir aux uns et aux autres ce prix de leurs efforts.



INVASIONS DES GAULOIS

EN ITALIE.

INVASIONS DES GAULOIS

EN ITALIE.

Nous sommes donc ainsi ramenés aux invasions des Gaulois en Italie, et, à cet égard, nous emprunterons le récit de Tite-Live, qui représente aussi fidèlement que possible la physionomie d'une migration de ce genre, et cet esprit d'incertitude et d'aventure qui la caractérise.

« Les Celtes, dit-il, reconnaissaient alors « la souveraineté d'Ambigat, roi des Bitu- « riges. Ce prince avait tout l'ascendant « que peuvent donner à un souverain et ses « qualités personnelles, et la prospérité de « son pays. Sous son règne, la Gaule, na- « turellement très-fertile, accrut tellement « sa population, qu'il devint difficile à ce « prince, déjà avancé en âge, de gouverner « une si nombreuse multitude; d'un autre « côté, la renommée des richesses de l'Italie « et surtout de ses vins, les attirait vers ce « pays, et, s'il faut en croire d'anciennes « traditions, ce fut un habitant même « de Clusium, Aruns, qui leur porta des « vins d'Italie pour les engager à servir « ses ressentiments contre le Lucumon de « cette ville qui avait déshonoré sa couche.

« Quoi qu'il en soit, Ambigat annonça « que ses neveux, Bellovèse et Sigovèse, « princes remplis de valeur, iraient cher-

« cher de nouvelles contrées, et qu'ils se-
« raient les maîtres d'emmener avec eux
« tel nombre de ses sujets qui voudraient
« les suivre, afin que rien ne pût s'oppo-
« ser à leur établissement. » (Liv. V, chap. 32.)

Les deux jeunes princes rassemblèrent autour d'eux toute la jeunesse surabondante des Bituriges, des Arverniens, des Sénonais, des Ambarres, des Carnutes et des Aulerques, et ayant ainsi réuni, au dire de Justin, plus de trois cent mille hommes, ils les divisèrent en deux corps dont ils prirent le commandement.

Deux pays alors étaient connus, par suite des rapports avec les Helvétiens et les autres habitants des Alpes, comme pouvant servir de débouché à de semblables migrations : l'Italie d'une part, et de l'autre les bords du Danube et le midi de la forêt Hercynie. Les Augures consultés

assignèrent, d'après le vol des oiseaux, l'Italie à Bellovèse, et à Sigovèse le Danube et la forêt Hercynie.

Pendant que ce dernier prenait sa route du côté qui lui était échu, Bellovèse, se dirigeant plus au midi le long du cours du Rhône, arriva au pied des Alpes.

« Elles lui parurent un obstacle insur-
« montable; et je ne m'en étonne pas, » dit Tite-Live (liv. V, chap. 24), « car elles
« n'avaient jamais été franchies, au moins
« de mémoire d'homme, à moins que l'on
« ne veuille croire aux fables débitées sur
« Hercule.

« Tandis que les Gaulois, emprisonnés
« au pied de ces montagnes, cherchaient
« les moyens de s'y frayer une route, ils
« apprirent que des étrangers, qui, comme
« eux, cherchaient un établissement, étaient
« attaqués par la nation des Salyens.

« Ces étrangers étaient les Marseillais

« arrivés par mer des bords de la Phocide. « Les Gaulois, voyant dans la destinée de « ces peuples le présage de leur propre « destinée, accoururent à leur secours, et « les délivrèrent de leurs ennemis.

« Après cette victoire, ils franchirent « les Alpes par la gorge des Tauriniens, « défirent les Toscans près des bords du « Tésin, et apprenant que le terrain sur « lequel ils avaient campé s'appelait le « champ des Insubriens, la conformité de « ce nom avec celui des Insubres, canton « des Éduens, leur parut d'un augure « favorable; et Bellovèse y jeta les fonde- « ments d'une ville qu'il nomma Médio- « lanum (Milan). » Eux-mêmes, comme on le voit par la suite de l'histoire, prirent de ce nom celui d'Insubriens.

« Ces premiers émigrants furent bientôt « suivis d'une bande de Cénomans, qui, « s'attachant à leurs traces, traversèrent

« les Alpes par le même défilé, à l'aide de « Bellovèse, et vinrent se fixer dans le pays « possédé alors par les Libuens, et où fu- « rent ensuite établies les villes de Brescia « et de Vérone.

« Après eux, les Salluviens s'établirent « le long du pays des Lœves, nation ligu- « rienne qui bordait les deux rives du « Tésin. »

Des Boïens et des Lingons suivirent encore le mouvement d'invasion; mais ils prirent une autre route, celle des Alpes Pennines, qui, en effet, convenait mieux à la position des Boïens près des sources du Danube; arrivés en Italie, et « trouvant « toute la contrée entre les Alpes et le Pô « déjà occupée, ils traversèrent le fleuve « sur des radeaux, et envahirent non-seu- « lement le pays des Étrusques, mais en- « core celui des Ombriens; toutefois ils « ne passèrent pas l'Apennin. »

Parmi ces Boïens se trouvaient non-seulement une partie de la tribu des Boïens proprement dits, mais encore une partie de plusieurs autres tribus des mêmes contrées, entre autres de celle des Ambrons. Ces derniers s'établirent dans le revers septentrional des Apennins, sur la frontière du pays boïen; plus tard, vaincus et soumis par les Romains, ils furent compris par eux dans le même nom de Liguriens qu'ils donnaient aux habitants de l'Apennin, et combattirent comme Liguriens dans la lutte de Marius contre les Cimbres : c'est là qu'ils reconnurent leur ancien nom national dans le cri d'Ambrons proféré au moment du combat par le reste de la tribu, qui avait, comme on l'a vu, suivi les Cimbres dans leur expédition. (Plutarq., Vie de Marius.)

Les Sénonais vinrent encore, après les Boïens et les Langons; mais, ne trouvant

plus de place sur les bords du Pô, ils allèrent occuper le littoral de la mer supérieure depuis l'Utens jusqu'au fleuve Œsis, en refoulant les Ombriens qui occupaient cette contrée.

La date de ce dernier événement, qui compléta la liste des émigrations gauloises, peut être fixée à l'année 521, soixante-sept ans après l'expédition de Bellovèse.

La population des Gaulois s'accrut rapidement dans ces riches contrées, et ils ne tardèrent pas à porter la guerre chez leurs voisins d'Étrurie : on sait comment, en 391, les habitants de Clusium ayant appelé les Romains à leur secours, les Gaulois furieux marchèrent sur Rome, la prirent, l'incendièrent, et obligèrent la future capitale du monde à se racheter pour une rançon. (Polybe, liv. VI.)

Depuis ce moment jusqu'à l'an 160 (av. J. C.), les Gaulois d'Italie, tantôt seuls,

tantôt appelant à leur secours des guerriers d'au delà des Alpes, ne cessèrent qu'à de courts intervalles de faire aux Romains une guerre acharnée. Toutes les fois qu'un ennemi se levait contre les Romains, Ombriens, Samnites, Étrusques, Carthaginois, les Gaulois s'unissaient à lui, et ils mirent si souvent en péril la fortune de Rome, qu'on a pu dire avec raison que les Romains combattaient les autres peuples pour l'empire, et les Gaulois pour leur salut. (Salluste.)

Enfin, après la défaite d'Annibal, accablés, malgré tous les efforts du courage et du patriotisme, par toutes les forces de l'Italie réunies contre eux, ils succombèrent et furent obligés de se soumettre; la seule nation des Boïens refusa de subir le joug, et retourna dans ses montagnes, préférant la liberté à toutes les délices de l'Italie.

ÉMIGRATION DES GAULOIS

SUR LES BORDS DU DANUBE ET DANS L'ASIE MINEURE.

ÉMIGRATION DES GAULOIS

SUR LES BORDS DU DANUBE ET DANS L'ASIE MINEURE.

Nous avons laissé le deuxième corps des Gaulois se dirigeant à l'est vers la forêt Hercynie, sous la conduite de Sigovèse, pendant que Bellovèse descendait en Italie. On manque absolument de détails sur cette expédition de Sigovèse, et tout ce que l'on

sait par quelques mots assez vagues de Justin, c'est que les Gaulois qu'il conduisait allèrent se fixer en Pannonie, dont ils subjuguèrent les habitants. (Justin, liv. XXIV, ch. 4.)

De là il paraît qu'ils s'étendirent vers le sud-est, et que plusieurs tribus s'établirent au delà de la Save et de la Drave: une portion de ces tribus reçut des Grecs le nom de Scordisci, du nom des monts Scordus; les autres, celui de Taurisci : on ignore lequel de ces deux peuples envoya des députés à Alexandre le Grand, lors de son expédition contre les Gêtes, à l'embouchure du Danube; mais on sait que la fierté de leur réponse eut lieu de l'étonner: Que craignez-vous? leur demanda le conquérant. — Rien autre chose, répondirent-ils, que la chute du ciel; cependant ils ajoutèrent: Nous estimons l'amitié d'un homme tel que toi. Alexandre se contenta de dire :

Voilà un peuple bien fier; et il conclut avec eux un traité d'amitié et d'alliance.

Après sa mort, des bandes de leurs guerriers servirent comme auxiliaires dans les guerres que ses successeurs se firent les uns aux autres, et il paraît même que quelques-unes d'entre elles mirent plus d'une fois à contribution, pour leur propre compte, la Macédoine et l'Épire. (340 à 282 av. J. C.)

En 282, une nouvelle émigration, sortie du midi de la Gaule, vint encore augmenter le nombre des Gaulois dans ces contrées : c'étaient des Tectosages des environs de Toulouse, chassés de leur pays par l'excès de la population ou par des discordes intestines : ils suivirent la même route que Sigovèse, dans le dessein, sans doute, comme les derniers émigrants d'Italie, d'aller se fixer plus loin, dans les plaines qui bordent le bas Danube.

13.

Quoi qu'il en soit, il paraît que leur arrivée réveilla l'ardeur guerrière des anciens émigrants, car tous ensemble, partagés en deux corps, allèrent fondre sur la Macédoine et la Thrace : le premier corps, composé des Gaulois du Danube, après avoir écrasé les Macédoniens, pénétra dans la Grèce, et pilla le temple de Delphes; mais, assaillis dans leur retraite, ils perdirent la plus grande partie des leurs, et leur chef, après avoir fait égorger sous ses yeux dix mille blessés, se donna la mort de sa main. (Justin et Pausanias.)

Pendant ce temps, le second corps était entré dans la Thrace, qu'il avait livrée au pillage. Appelés dans l'Asie Mineure par Nicomède, roi de Bithynie, qui disputait le trône à son frère, les Gaulois s'empressèrent d'y passer, et l'ayant rendu vainqueur, obtinrent en récompense un riche territoire au midi de ce royaume, sur les bords du fleuve Halys.

De là, servant tour à tour comme auxiliaires dans les armées des rois de l'Orient, ils répandirent dans toute l'Asie la renommée du courage, et quelquefois aussi de l'avidité des Gaulois: tous les petits souverains de l'Asie Mineure, et même les rois de Syrie, furent réduits à leur payer tribut pour s'affranchir de leurs ravages, jusqu'au moment où, vaincus eux-mêmes par les Romains, ils furent obligés de se soumettre à ces dominateurs du monde.

Quant aux Gaulois des bords du Danube, ils suivirent le cours des révolutions de ces contrées: la plupart de ces révolutions sont perdues pour l'histoire, et l'on sait seulement, par les récits de Strabon, que les Taurisci furent presque entièrement détruits par les Daces, qui réclamaient la propriété de leur territoire, tandis que les Gaulois Scordisci se fortifièrent, et agrandirent leur puissance jusqu'à

ce qu'enfin, au temps d'Auguste, les uns et les autres furent réunis à l'empire romain.



EXAMEN DE L'OPINION
DE M. AMÉDÉE THIERRY
SUR
LES CAUSES DE L'ÉMIGRATION DE SIGOVÈSE ET DE BELLOVÈSE.

EXAMEN DE L'OPINION
DE M. AMÉDÉE THIERRY
SUR
LES CAUSES DE L'ÉMIGRATION DE SIGOVÈSE ET DE BELLOVÈSE.

Après avoir épuisé ce qui concerne l'émigration des Gaulois, nous allons être obligé de revenir à l'origine même de cette émigration : nous lui avions assigné pour cause la surabondance de la population ; M. Amédée Thierry, qui a écrit sur

les Gaulois un ouvrage spécial (Histoire des Gaulois), en a présenté une autre que nous ne pouvons nous dispenser d'examiner ; cet examen aura d'ailleurs l'avantage de faire mieux ressortir la différence qui existe entre notre manière de voir et celle adoptée jusqu'ici.

M. Thierry rejette d'abord l'opinion qui consiste à regarder cette émigration comme un mouvement isolé, et, rapprochant sa date (587 avant Jésus-Christ) de celle de l'expulsion des Cimmériens par les Scythes, sur les bords de la mer Noire (634 avant Jésus-Christ), il pense que le départ des Gaulois est la suite du mouvement des Cimmériens, propagé de proche en proche jusqu'à la Gaule ; mais laissons-le parler.

« *Au nord de la Gaule*, dit-il, habitait « un grand peuple qui appartenait primi- « tivement à la même famille humaine que

« les Galls, mais qui leur était devenu « étranger par l'effet d'une longue sépara- « tion : comme tous les peuples nomades, « celui-ci occupait une immense étendue de « pays, et tandis *que la Chersonnèse tau- « rique et la côte occidentale du Pont-Euxin* « étaient le siége de ses hordes principales, « les tribus de son arrière-garde parcou- « raient les bords du Tanaïs et du Palus- « Méotide, et celles de son avant-garde « erraient *le long du Danube*. Ces der- « nières, les plus sauvages de toutes, « étaient sans cesse en guerre avec les peu- « plades illyriennes, aussi sauvages qu'el- « les..... Il est très-probable qu'elles com- « mencèrent de bonne heure à inquiéter la « frontière septentrionale de la Gaule, et « qu'elles franchirent le Rhin, d'abord « pour piller, ensuite pour conquérir; « toutefois, jusqu'au septième siècle avant « notre ère, ces irruptions n'eurent lieu

« que partiellement et par intervalles;
« mais à cette époque, *des migrations de*
« *peuples sans nombre vinrent se choquer et*
« *se croiser* dans les plaines de la haute
« Asie. *Les nations scythiques ou teutoni-*
« *ques, chassées en masse par d'autres na-*
« *tions fugitives*, envahirent les bords du
« Palus-Méotide et du Pont-Euxin, et, à
« leur tour, chassèrent plus avant dans
« l'occident une grande partie des hordes
« kimriques dépossédées : *celles-ci remon-*
« *tèrent la vallée du Danube*, et, chassant
« devant elles leur avant-garde déjà maî-
« tresse du pays, la forcèrent à chercher
« un autre territoire. Ce fut alors qu'une
« horde considérable de Kimris passa le
« Rhin, sous la conduite de Hu ou Hésus
« le Puissant, et se précipita sur le nord
« de la Gaule. » (T. I, p. 37.)

Indépendamment de toutes les objec-
tions qu'on peut faire à cet exposé, exami-

nons-le en lui-même et pour les faits qu'il renferme. Et d'abord nous pouvons remarquer la confusion qui y règne : les rives du Pont-Euxin et les bords du Danube placés au nord de la Gaule; ce mélange de nations scythiques et teutoniques jetées les unes sur les autres, et que M. Thierry regarde comme sans nombre, au lieu de les énumérer et de les citer.

Qu'est-ce d'ailleurs que ces Kimris *qui appartenaient primitivement à la même famille que les Galls, mais devenus étrangers par leur séparation?* Cela veut-il dire que les Kimris étaient sortis de la Gaule ou les Galls de la Germanie? car il faut nécessairement que ce soit l'un ou l'autre; et la question méritait, ce semble, d'être éclaircie.

Qu'est-ce encore que cette vallée du Danube où se trouvait l'avant-garde des Kimris? M. Thierry comprend-il sous cette

expression les Cimbres du Danemark, et s'il ne l'a pas fait, quel en a été le motif? Cette expression, je le sais, est empruntée à Plutarque et pouvait fort bien s'expliquer dans sa bouche; ignorant complétement la profondeur de la Germanie, Plutarque pouvait regarder la Baltique comme assez voisine du Danube pour être occupée par une même peuplade; mais aujourd'hui l'on sait qu'il y a entre eux trois cents lieues de distance, et qu'ils sont séparés par des fleuves et de hautes montagnes.

Après ces observations sur les premières demeures des Kimris, venons à leur invasion dans les Gaules.

« Le grand effort de l'invasion, continue « M. Thierry, paraît s'être porté le long « de l'Océan, dans l'Armorique; les con« quérants s'y répandirent dans la direc« tion du nord au sud et de l'ouest à l'est, « refoulant la population envahie au pied

« des chaînes de montagnes, depuis les « Vosges jusqu'aux monts Arvernes...... » La Gaule fut le théâtre d'un long désordre et de chocs multipliés entre ces diverses peuplades..... « et d'un autre côté, le re-« foulement de la population dans le centre « et l'est de la Gaule nécessita, au dehors, « des émigrations qui, sous la conduite de « Sigovèse et de Bellovèse, se dirigèrent « vers l'Italie et la forêt Hercynie. » (T. I, p. 34.)

Ce fut, comme dit M. Thierry, un grand désordre que cette invasion, et cependant elle n'a laissé aucune trace ni dans les auteurs, ni dans les noms des peuples. Les contrées mêmes d'où les Galls sont expulsés conservent le même nom, et celui des vainqueurs ne se montre nulle part, si ce n'est dans un coin de l'île de Bretagne, dans le pays de Galles, où, suivant M. Thierry, les Kimris ont aussi porté leurs conquêtes.

Et à cet égard, nous aurons encore à faire une observation : en général, les barbares dans leurs invasions se cantonnent dans un même lieu, d'où ils étendent autour d'eux leur domination. C'est ce qui est arrivé pour toutes les invasions depuis celles des Germains et des Gaulois jusqu'à celles des Goths, des Huns et des Francs; les Kimris agissent autrement, ils se dispersent de tous côtés, et comme si ce n'était pas assez de la Gaule, ils passent encore dans l'île de Bretagne. (Thierry, tome I, Introd.)

Mais ce qu'il y a surtout d'extraordinaire, c'est que les auteurs anciens ne disent pas un seul mot d'un si grand événement, et que leurs récits y semblent même tout à fait contraires : tel est celui de César, qui ne parle, comme on l'a vu, que de quelques établissements partiels des Germains au nord de la Seine et de la

Marne; mais M. Thierry le récuse: « César, dit-il, s'occupait bien plus à conquérir les Gaulois qu'à les étudier; » expression peut-être un peu légère à l'égard de l'homme le mieux instruit qui ait existé, dont tous les auteurs anciens ne parlent qu'avec respect, et qui, sans carte et sur de simples renseignements, sut conquérir à la fois toute la Gaule, non-seulement par lui-même, mais encore par des instructions données à ses lieutenants.

D'ailleurs, au récit de César nous pouvons joindre celui de Tacite, qui est sur ce point parfaitement d'accord avec lui; Tite-Live même va plus loin : non-seulement il ne parle pas d'invasion et de désordre, mais il représente alors la Gaule comme tranquille et florissante.

A ces autorités M. Thierry en oppose deux autres : d'abord les anciennes traditions des Gallois descendants des Kimris,

puis les récits de Justin, ou plutôt ceux de Trogue Pompée, dont il était l'abréviateur, et qui, né en Gaule, devait connaître parfaitement ce qui concernait son pays.

Quant aux poésies galloises, en admettant même leur authenticité, l'époque qu'on leur a assignée, et toutes les interprétations et extensions qu'on a jugé à propos de leur donner, je trouve bien qu'elles parlent en effet d'une invasion étrangère faite par un chef Hu ou Hesus, mais je ne vois pas qu'elles parlent du passage du Rhin et de l'entrée des Kimris dans les Gaules, ce qui était cependant toute la question.

Passons à la citation de Justin. Cet auteur, dit M. Thierry, faisant justice, en les méprisant, de toutes les traditions futiles et contradictoires des anciens auteurs sur les causes de l'émigration des Gaulois, déclare que ce furent des bouleversements

intérieurs qui les chassèrent de leur pays. *Gallis causa in Italiam veniendi, sedesque novas quærendi, intestina discordia.* (Justin, liv. XX, chap. 5. Thierry, I, p. 41.)

Mais d'abord je ne sache pas que l'expression *intestina discordia* (discordes intestines) doive s'entendre du refoulement produit par une invasion, surtout quand on y ajoute la fin de la phrase : *et assiduæ dissentiones fuere,* supprimée par M. Thierry, au risque de rendre le sens incomplet.

Il est impossible en effet d'interpréter cette double expression autrement que par des discordes intestines longtemps prolongées.

Justin, d'ailleurs, achève de s'expliquer dans un autre passage (liv. XXIV, ch. 4). « Les Gaulois, dit-il, voyant leur terri-« toire surchargé d'habitants et hors d'état

« de suffire à leur subsistance, envoyèrent « trois cent mille d'entre eux chercher de « nouvelles demeures; une partie s'établit « en Italie, c'est celle qui depuis incendia « la ville de Rome; l'autre pénétra dans « la Pannonie. »

Ainsi, d'après Justin, comme d'après les autres auteurs, l'émigration des Gaulois fut uniquement causée par le trop grand nombre d'habitants et les discordes qu'il entraînait, et l'on voit que le système du refoulement produit par l'invasion des Kimris est directement contraire à toutes les autorités.

ÉMIGRATION
DES GAULOIS OMBRIENS
EN ITALIE.

ÉMIGRATION

DES GAULOIS OMBRIENS EN ITALIE.

Les personnes versées dans ces matières n'auront pas manqué d'observer que nous n'avons pas parlé d'une émigration de Gaulois en Italie, antérieure au temps de Sigovèse et de Bellovèse, et qui aurait donné naissance aux Ombriens des bords

de l'Adriatique; nous avons cru en effet, d'après Strabon, devoir regarder ces Ombriens comme indigènes; mais il est nécessaire d'examiner l'opinion contraire, d'autant plus qu'elle semble avoir été adoptée par la majeure partie des historiens.

Et ici encore nous emprunterons, en l'analysant, le récit de M. Thierry.

Vers la fin du onzième siècle avant notre ère, dit-il, le passage des Sicaniens et des Ligures en Italie ayant révélé aux Gaulois l'existence de cette contrée, une horde nombreuse composée d'hommes, de femmes, d'enfants de toutes tribus, s'organisa sous le nom collectif d'Ambra (vaillants ou nobles), franchit les Alpes et se précipita sur l'Italie. Cette contrée était alors au pouvoir des Sicules, qui furent obligés de se replier au delà du Tibre et du Truento; les Ambra ou Ombres (*nom sous lequel ils*

sont plus connus dans l'histoire) s'établirent dans la contrée qu'on leur abandonnait depuis les Alpes jusqu'au Tibre, et la divisèrent en trois parties : l'Is-Ombrie ou basse Ombrie sur les bords du Pô, l'Oll-Ombrie ou haute Ombrie sur l'Apennin, et la Vil-Ombrie ou Ombrie du rivage sur les bords de la mer Tyrrhénienne entre les Apennins et le Tibre.

Un siècle à peine s'était écoulé depuis cette invasion, qu'un peuple nouvellement émigré du nord de la Grèce franchit les Alpes illyriennes et fondit sur les Ombriens : c'était le peuple des Rasènes, ou, en ajoutant l'article, ta Rasena, dont les Grecs ont fait Tyrrhènes. Les Rasènes ou Étrusques, comme les appelaient les Romains, traversèrent de part en part tout le territoire des Ombriens, et vinrent d'abord les attaquer au delà des Apennins, dans la contrée située entre ces montagnes

et les bords du Tibre; l'ayant soumise à leur domination, « ils s'y organisèrent, « dit M. Thierry, et une fois affermis sur « ce point, ils procédèrent avec ordre et « persévérance à l'expropriation de la race « ombrienne dans l'Is-Ombrie, qui devint « peu à peu leur conquête.

« Toutefois les *Isombres* ne se résignè- « rent pas tous à la servitude : une partie « se réfugia parmi les Helvètes sous le « nom d'*Ambrons*, l'autre parmi les Édues « de la Gaule sous le nom d'*Insubres*. » (Thierry, t. I, 14.)

En lisant un exposé si détaillé et en même temps si différent de celui que nous avons donné d'après Strabon et Tite-Live, on doit s'attendre sans doute à voir opposer à ces auteurs des autorités imposantes et des documents circonstanciés; nullement; M. Thierry ne cite à l'appui de ses assertions que des écrivains sans nom : un

Bocchus, affranchi lettré de Sylla, cité par Solin; un Cniphon, précepteur de Jules César, cité par le littérateur Servius dans ses notes sur Virgile; enfin Isidore dans ses Origines; et tout ce qu'il rapporte de ces auteurs, se borne à une vague énonciation que les Ombriens étaient descendus des Gaulois.

Quant à toutes ces divisions du territoire ombrien en Isombrie, Ollombrie, Vilombrie, il n'en est question dans aucun d'eux. M. Thierry cite, il est vrai, pour les deux dénominations d'Ollombrie et de Vilombrie, la Géographie de Ptolémée : j'avoue que je n'ai pas su y découvrir la première; l'autre s'y trouve en effet; mais, dans tous les cas, on sait que Ptolémée ne faisait qu'un énoncé des diverses contrées existant de son temps, pour en fixer la position géographique; et, en parlant de la Vilombrie, il n'y ajoute, non plus

qu'ailleurs, aucun détail historique, s'en référant sans doute à cet égard aux autorités de son temps, c'est-à-dire à Strabon et à Tite-Live. Maintenant, ce mot de Vilombrie étant ainsi isolé de tout document historique, son étymologie devient singulière, car cette prétendue Ombrie du rivage se trouve sur la carte de Ptolémée, aussi avant dans les terres qu'on puisse la placer en Italie.

Reste l'Isombrie : M. Thierry convient que cette dénomination ne se rencontre dans aucun auteur latin; mais, dit-il (t. I, introd., et p. 42 et 43), cela tient à ce que la traduction latine en est dans le mot Insubria. J'avais vu jusqu'ici traduire Italia par Italie, Iberia par Ibérie, mais il ne me serait jamais venu à la pensée de rendre le mot d'Insubria par celui d'Isombrie, non plus que celui d'Isombrie par Insubria.

Au reste, il y a traduction et traduction, et il me paraît qu'à cet égard nous ne sommes pas souvent d'accord avec M. Thierry; ainsi, par exemple, trouvant dans Tite-Live cette phrase : « Galli, fusis acie Tuscis « haud procul Ticino flumine, cùm in quo « consederant agrum Insubrium appellari « audissent, cognomine Insubribus pago « Eduorum, ibi omen sequentes loci, con- « didere urbem, » j'avais cru la rendre en disant seulement, comme on l'a vu ci-dessus, que « les Gaulois, après la défaite « des Toscans sur les bords du Tésin, « apprenant que le champ sur lequel ils « avaient campé portait le nom d'Insubrien, « qui était aussi celui d'un bourg des Édues, « acceptèrent ce présage, et y fondèrent « une ville. »

Mais il paraît qu'elle voulait dire encore que « ce fut pour la horde de Bellovèse « un événement de favorable augure, de

« rencontrer, sur un sol ennemi, des « hommes parlant la même langue et « issus des mêmes aïeux qu'elles, une Isom-« brie dont le nom rappelait aux Édues « l'Isombrie des bords de la Saône ; et l'on « peut présumer, *quoique l'histoire ne l'é-« nonce pas positivement,* que les descen-« dants des Ambra reçurent comme des « frères et des libérateurs les Galls qui « leur arrivaient d'au delà des Alpes, et « qu'ils ne restèrent point étrangers au « succès de la journée du Tésin. » (M. Thierry, t. I, p. 42).

C'est, sans contredit, une chose fort utile que l'étymologie, surtout pour éclairer les recherches historiques des temps anciens; mais ce serait se tromper étrangement de vouloir, sur quelque ressemblance entre des mots, et sans autres documents historiques, les regarder aussitôt comme dérivés les uns des autres, et

en déduire des formations de ligues et des migrations de peuples; dire, par exemple, que les Gaulois sont passés en Italie, et de là en Helvétie et en Gaule, sur le simple motif que le mot Ambra s'est transformé en celui d'Ombres, puis en Isombres et en Insubres, puis enfin retransformé de nouveau en celui d'Ambrons, lors du passage en Helvétie.

Et que dirait M. Thierry, si je lui soutenais que les deux mots Ibérie et Artabres viennent aussi du nom de ligue Ambra, parce qu'il y a également un *b* et un *r*, et si, faisant dériver le nom d'Insubre des deux mots Insula Iberorum (île des Ibères), je faisais venir les Insubres par migration des îles Baléares chez les Édues, en remontant le Rhône?

Je le répète, on peut se servir très-utilement du moyen des étymologies; mais il faut se renfermer, à cet égard, dans de justes

limites, si l'on ne veut tomber dans des erreurs où notre imagination n'est que trop disposée à nous entraîner.



CONCLUSION.

CONCLUSION.

En résumant ce qui précède, on voit que les migrations anciennes avaient été fort exagérées par les écrivains; nous avons essayé de les réduire à leur juste valeur, en examinant avec soin les documents, et en écartant tout ce qui ne nous a pas paru suffisamment constaté; nous nous sommes surtout servi, comme on l'a vu, pour éclairer cette recherche, de considérations sur la nature de l'homme et sur la configu-

ration du sol, qui sont les mêmes dans tous les temps, et qui ont dû toujours produire les mêmes effets sur les rapports entre les peuples ; et peut-être le rapprochement qui résulte de ces considérations entre les mouvements de ces temps reculés et la stratégie militaire des temps modernes, pourra-t-il ajouter encore à l'intérêt naturel d'un sujet si important.

Enfin, nous pouvons remarquer que le petit nombre de migrations anciennes bien constatées achève de confirmer ce que nous avons dit en commençant, soit pour combattre les migrations venues de l'Asie moyenne, soit pour établir que les différentes races sont originaires des lieux mêmes auxquels elles étaient propres et auxquels la Providence les avait par cela même destinées.

OBSERVATION

SUR

L'EMPIRE ROMAIN ET LES BARBARES.

OBSERVATION

SUR

L'EMPIRE ROMAIN ET LES BARBARES.



Il ne nous reste plus, en terminant cet écrit, qu'à présenter une observation qui offre pour la suite de cette histoire une haute importance.

Si l'on a bien suivi la description que nous avons donnée des diverses contrées de l'Europe, on a pu remarquer que les plus riches, les plus peuplées, les mieux disposées pour l'agriculture et le commerce, étaient comprises dans l'étendue de l'empire romain, tandis que les autres, sans culture, coupées de marais, de bois et de montagnes, ne pouvaient offrir sur leur surface qu'une population éparse et peu nombreuse; c'est par là en effet seulement que nous pourrons nous expliquer plus tard comment l'empire romain, divisé de toutes parts, en proie pendant deux siècles aux guerres civiles et aux déchirements de toute espèce, put cependant résister jusqu'à la fin aux efforts des barbares, et qu'il ne fut enfin envahi par eux que lorsque les chefs des deux États d'Orient et d'Occident, rivaux et ennemis l'un de l'autre, les eurent introduits comme par la main

dans l'intérieur de l'empire, et leur eurent donné les armes et la civilisation romaines.



TABLE DES MATIÈRES.

EUR

Anc

45 55 60 65 70 75

60

55

50

45

40

35

30

OCÉAN OU MER

Arnes

ROXANIENS

Iazyges Mæotæ

Palus Mæotis

Bosphore Cimmérien

SARMATIE ASIATIQUE

Taurique

Araxes ou Rha Fl.

Phase Fl.

EUXIN

Sinope

Trébisonde

COLCHIDE

CASPIENNE

MER

ASIE

CILICIE

Pr. Sa

10 30 35 40

Milles Romains.

75 150 225 300 375

Stades Olympiques.

600 1200 1800 2400 3000

Lieues Gauloises.

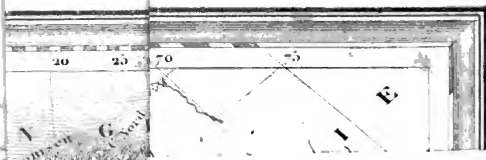
50 100 150 200 250

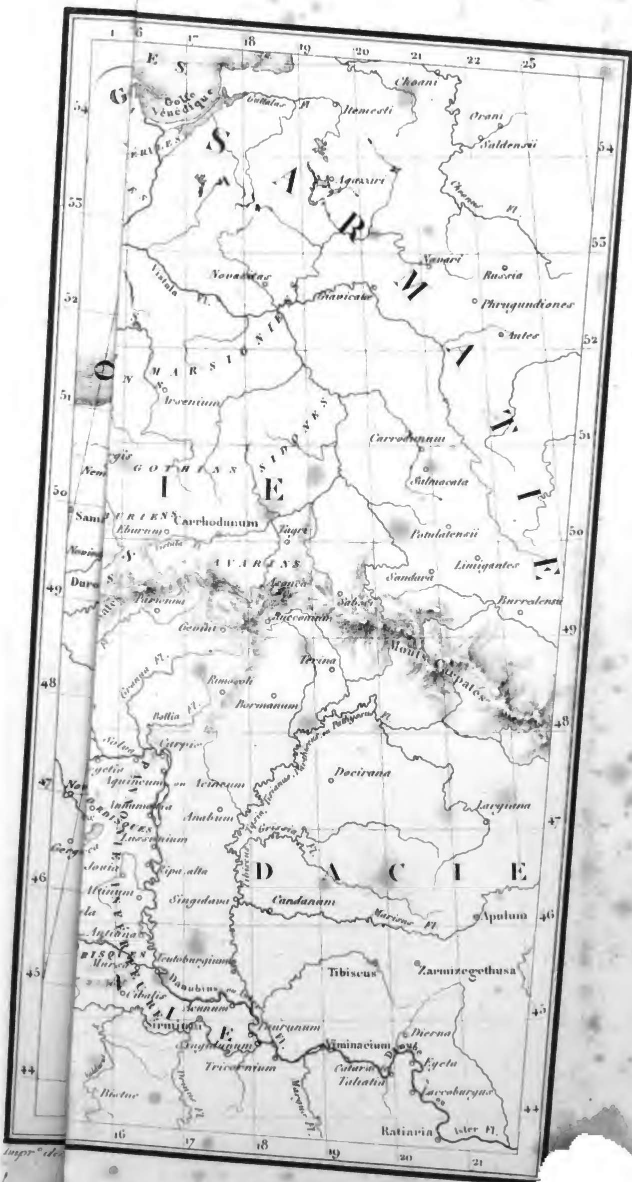
Lieues de France.

25 50 75 100 125

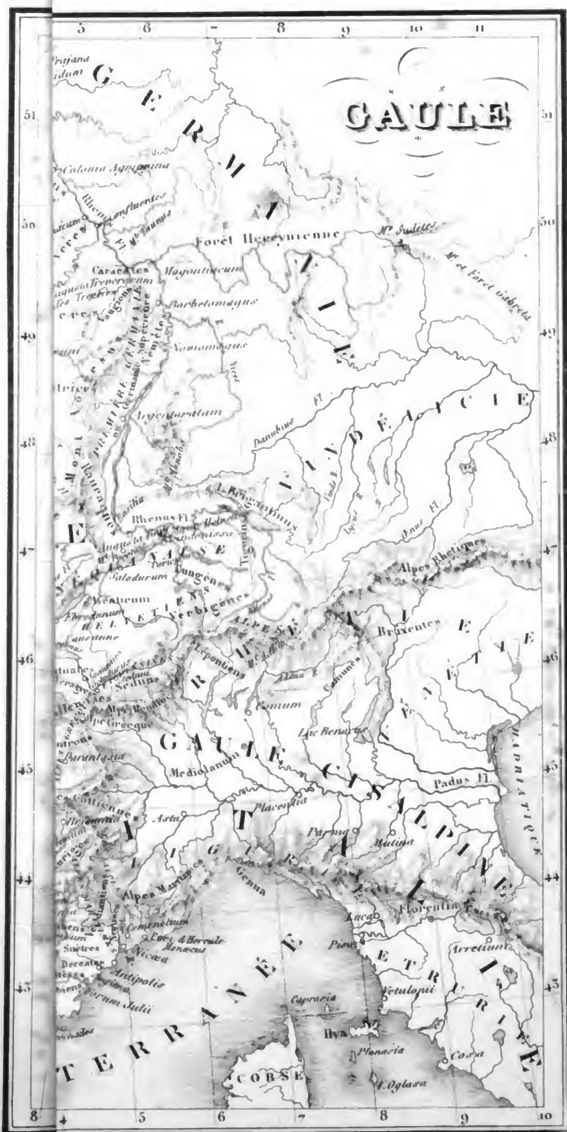
Thierry frères

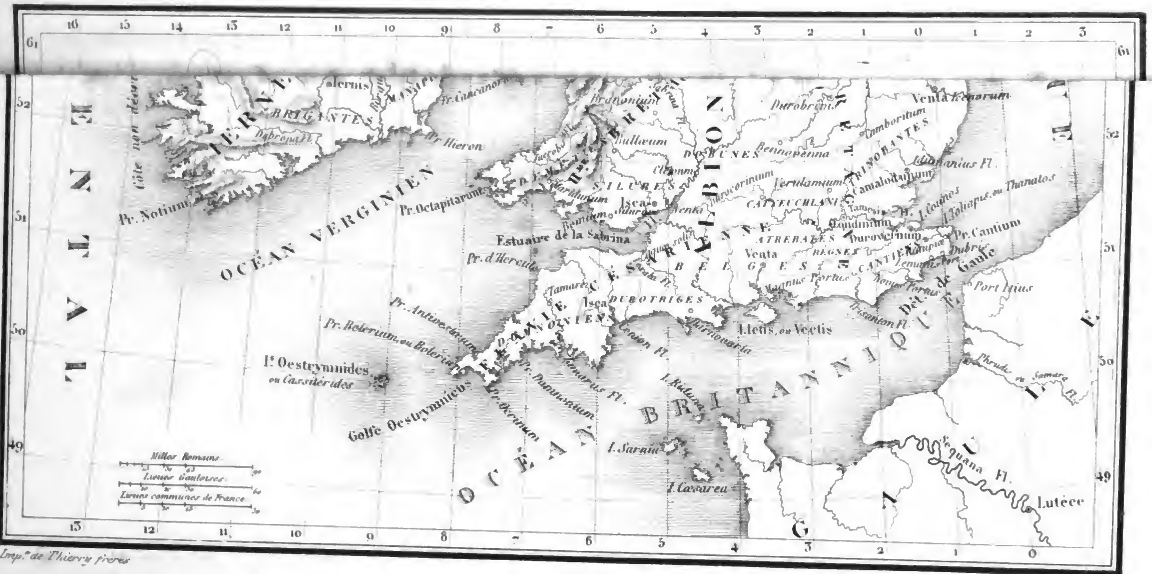
du Méridien de





Golfe Vénédique
Chuani
Itemesti
Orani
Saldensii
Navari
Russia
Phruqundiones
Antes
Vistula Fl.
Carrodunum
Sulmacata
Potulatensii
Limigantes
Burralensii
Carrhodunum
Eburum
Monts Carpates
Bormanum
Aquincum
Docirana
Lussonium
Ripa alta
Singidava
D A C I E
Candanum
Marisus Fl.
Apulum
Tibiscus
Zarmizegethusa
Teutoburgium
Danubius
Sirmium
Taurunum
Singidunum
Tricornium
Viminacium
Dierna
Ratiaria
Ister Fl.


GAULE
G E R M A N I E
Colonia Agrippina
Rhenus
Confluentes
Forêt Hercynienne
Mts Sudètes
Mt et Forêt Gabreta
Mogontiacum
Borbetomagus
Noviomagus
Argentoratum
Danubius Fl.
V I N D É L I C I E
Rhenus Fl.
Salodurum
Aventicum
Verbigenes
Alpes Rhetiques
Brixentes
Lépontiens
Sedunum
Comum
Lac Benacus
Alpes Grecque
G A U L E   C I S A L P I N E
Mediolanum
Padus Fl.
Placentia
Asta
Parma
Mutina
Genua
Alpes Maritimes
Luca
Florentia
Pisæ
Arretium
E T R U R I E
Vetulonii
Cemenelum
Port d'Hercule Monæcus
Nicæa
Antipolis
Forum Julii
Capraria
Ilva
Planasia
CORSE
Cosa
T E R R A N É E


OCÉAN VERGINIEN
OCÉAN BRITANNIQUE
Estuaire de la Sabrina
Pr. Notium
Pr. Octapitarum
Pr. Hieron
Pr. d'Hercule
Pr. Antivestæum
Pr. Belerium, ou Belerium
Pr. Damnonium
Pr. Ocrinum
Iᵉˢ Oestrymnides, ou Cassitérides
Golfe Oestrymnicus
I. Sarnia
I. Cæsarea
I. Riduna
I. Vectis, ou Vectis
Venta Icenorum
Durobrivæ
Camboritum
Bennopanna
Verulamium
Camalodunum
Londinium
Durovernum
Pr. Cantium
Dubris
Port Itius
Dét. de Gaule
Tamesis Fl.
Isca
Venta
DUROTRIGES
ATREBATES
REGNES
CANTII
TRINOBANTES
SILURES
DOBUNES
CATTEUCHLANI
Sequana Fl.
Lutèce
Trisanton Fl.
Milles Romains
Lieues Gauloises
Lieues communes de France
Côte non décou
Imp.ᵉ de Thierry frères

Espagne
Ancienne

GAULE
Loctora
Climberris
Tolosa
Nemausus
Arelate
Agatha
Rhodanus Fl.
Narbo
GOLFE GAULOIS
Lugdunum
Pyrénées
Ruscino
Emporiæ
Pr. Pyrenæum
INDIGÈTES
Rhode
Gerunda
Ausa
Iesona
CERETANS
Sicoris Fl.
AUSETANS
Ilerda
ILERGÈTES
LACÉTANS
LALETANS
Cervaria
Iluro
Bæcino
Rubricatus Fl.
Octogesa
COSÉTANS
Carthago vetus
Tarraco
Iberus Fl.
Pr. Tenebrium
Chersonèse
Castalia
ILES BALÉARES, ou GYMNESIÆ
Minor
Jammo
Pollentia
MAJOR
Mænaria
Palma
Cinium
Capraria
Ebusus
Iles Pityuses
Ophiusa
Pr. Dianium
Dianium
Edetanorum
MER INTÉRIEURE ou OCCIDENTALE
MÉDITERRANÉE

Milles Romains
15 30 45 60 75 90
Lieues communes de France
5 10 15 20 25 30

44 43 42 41 40 39 38 37 36
2 1 0 1 2

Impr. de T


ITALIE
ANCIENNE
Partie
Septentrionale
Lieues communes de France
Milles Romains
Rome.
Mur de Romulus
Mur en l'an 270 de Rome
Mur d'Aurelien
Mt. Vatican
Pont Triomphal
Champ de Mars
Colline des Jardins
Mt. Quirinal
Thermes de Dioclétien
Colonne Antonine
Panthéon
Col. de Trajan
Mt. Viminal
Mt. Capitolin
Mt. Esquilin
Amphithéâtre de Flavius
Mt. Janicule
Palatin
Mt. Aventin
Tibre
Celeia
Berginteum
Darantasia
CENTRONES
Octodurus
Senia
Metulum
Jadera
Scardona
Salona
Delminium
DALMATES
Pr. Diomède
I. Brattia
I. Olintha
I. Pharos
I. Issa
I. Corcyre
I. Ladesta
I. Melite
ADRIATIQUE OU SUPÉRIEURE
Aternum
Histonium
Pr. Garganum
Mont Garganus
Sipontum
Golfe Urias
Arpi
Luceria
Beneventum
Canusium
Barium
PEUCÉTIE
Egnatia
Venusia
Capoue
HIRPINS
Impr. de Th





